

et du Ruanda-Urundi

n°19 Septembre 2011

Les Huileries du Congo Belge



Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO ET DU RUANDA-URUNDI

Périodique n° 19 - Sept 2011

Photo de couverture (Parcs) : Thierry Bodson
Masques de couverture : Musée de Tervuren, In "Songye". Photos R. Asselberghs.

Pour être informé rapidement de toutes nos activités !

Pour recevoir un rappel de nos projections à Tervuren !

Pour être tenu au courant de notre actualité !

Pour épargner des frais de poste inutiles !

Communiquez-nous votre adresse email !

Envoyez-nous rapidement un mail à l'adresse info@memoiresducongo.be

Déjà merci !

Cotisations

L'Asbl "Mémoires du Congo" a besoin de votre générosité pour poursuivre ses activités. Nous remercions nos membres qui, chaque année, nous apportent un appui financier par le règlement de leur cotisation. Pour cette année 2011, nous nous permettons de rappeler à chacun d'entre vous le paiement de la cotisation annuelle, ce que, nous l'espérons, vous ferez volontiers. Soyez en tous remerciés d'avance.

Editorial



Photo : N. Evrard

Nous prenons régulièrement connaissance d'exigences de groupuscules allochtones dont l'activité n'est plus ponctuelle. Des mouvements associatifs, épaulés bien souvent par des activistes belges, réclament à nos instances gouvernementales des reconnaissances, si pas des excuses officielles, pour des faits déformés par nos médias dont la connaissance du passé laisse de plus en plus souvent bien à désirer.

Tout récemment, nous avons été stupéfaits de voir un article consacré à un politicien de la première heure congolaise accompagné d'un dessin réalisé par une de nos têtes blondes glorifiant l'individu en question.

Les réactions à entreprendre vis-à-vis de ces faits n'incombent pas à notre association et nous laissons ce soin aux prérogatives des historiens et à toute autre organisation dont c'est le but.

Pour rappel, c'est à la suite de propos dénigrants et blessants que notre association "Mémoires du Congo" a vu le jour il y a près de dix ans. Si nous avons, entre temps, commencé à construire un outil de référence par le biais de l'acquisition de témoignages et la réalisation de documentaires, nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. D'autant plus qu'il y a des sujets non encore abordés dont l'un doit être dédié à tous les nôtres qui ont été molestés, agressés, martyrisés et même occis ! Si nous ne faisons ce travail, pénible il faut en convenir, le temps effacera tous ces souvenirs atroces. L'indépendance a été donnée dans une précipitation inconcevable qui a engendré tous ces événements tragiques tant pour les Congolais que pour les nôtres.
Entendre revendiquer des excuses nous devient insupportable, raison pour laquelle notre travail de collecte de témoignages doit continuer afin de laisser une trace aux générations futures à travers l'information que nous transmettons actuellement aux étudiants des départements d'Histoire des Facultés de Philosophie et Lettres de nos universités. Laisser la place aux journalistes et autres écrivains non informés serait une erreur irrémédiable.
Nous conjurons donc nos compatriotes, blessés dans leur chair et dans leur esprit, à témoigner afin qu'une amnésie totale n'occulte tous les méfaits de cette période trouble des années 60.

■ Paul Vannès, Administrateur délégué

Brève

Le Serengeti est sauvé !

C'est avec joie et soulagement que nous avons appris que le Gouvernement tanzanien avait abandonné son projet de tracer une voie express à travers le paradis terrestre du Serengeti.

Ainsi, l'une des plus importantes migrations annuelles au monde de quelque un million et demi de gnous, zèbres et antilopes pourra se perpétuer selon une tradition ancestrale dans ce site du patrimoine mondial de l'Unesco, ceci pour le plus grand bonheur des amoureux de la nature.



Hommage

Le Dr Denis Mukwege apôtre de la paix

"Nous ne pouvons rester silencieux devant une injustice si grave. Détruire les femmes, c'est détruire la vie"

Le Docteur Mukwege gynécologue-obstétricien récompensé pour son action en faveur des femmes violées au Congo, travaille à l'hôpital de Panzi dans la banlieue de Bukavu.
Fils d'un pasteur protestant, après ses études de médecine au Burundi il débute comme médecin à l'hôpital de Lemera. En 1996, l'entièreté du personnel médical et tous les malades furent massacrés. Il fut un des seuls rescapés.



Il fonde ensuite l'hôpital de Panzi, en 1998, où il offre des soins gratuits complets aux victimes de toute la région. Le traitement comporte une prise en charge psychologique, médicale et sociale afin de les aider à surmonter les traumatismes auxquels ces nombreuses victimes doivent faire face après leur agression.
Pour éviter les longs trajets à ces malades trop faibles pour se déplacer, il crée des équipes mobiles comprenant entre autre des médecins, des chirurgiens, des psychologues, des infirmières.Très impliqué dans la formation de son personnel dans la lutte pour le respect des victimes, il sait gagner la confiance de ces dernières par sa délicatesse et son exceptionnelle compétence.

Il a reçu au mois de mai 2011 le prix International Roi Baudouin pour le Développement 2010-2011 pour son travail et les soins médicaux apportés aux femmes dont les violences sexuelles subies ont entraîné des lésions génitales extrêmement graves.
En onze ans, plus de trente mille de ces victimes ont bénéficié de ses soins.

Le Président de la Fondation Roi Baudouin a dit de lui qu'il était un des plus grands humanitaires du continent et que son travail était une source d'espoir et d'inspiration pour les populations africaines.

Notre Roi, lors de son discours du 21 juillet, a redit l'émotion qu'il avait ressentie en lui remettant ce prix.

Déjà récompensé en France par une mention spéciale des droits de l'homme, il reçoit un prix des Nations Unies ainsi que le prix Olof Palme.
En 2009, les insignes de la Légion d'Honneur lui sont octroyés et il est cité les deux années suivantes pour le Nobel de la Paix.

Nicole Evrard

Lorsque j'étais enfant,
Mon père avait un gros livre du siècle dernier qui s'intitulait
A la recherche des sources du Nil.
C'était un livre avec des gravures sur cuivre.
Ils ne s'agissaient pas de fables
mais de texte scientifiques accompagnés d'illustrations
Reproduisant des paysages africains.
Ces gravures représentaient toujours l'Afrique
Horizontalement. Car l'Afrique est un continent
Aux lignes horizontales, les montagnes
Y sont toujours tabulaires. Les plaines s'étalent
D'un point à l'autre de l'horizon et les ciels
Y sont immenses. Sous ces ciels
S'étendent de vastes étendues d'eau et de terres,
Semées de minuscules silhouettes humaines.
L'idée que je m'étais faite de l'Afrique
Etait justement celle d'un monde extrêmement vaste,
Majestueux, où la nature règne sur l'homme
Et où l'homme fait lui aussi partie de la nature.
Je dirai en substance ceci :
Le paysage en Afrique évoque des idées d'infini;
En Europe, il reconduit au fini.
Il en résulte des effets psychologiquement
Remarquables, dans la mesure où l'Afrique inspire
Un mystérieux sentiment de révérence,
Sentiment dont la nature s'apparente peut-être
Au religieux. On se sent petit
Face à quelque chose d'indiciblement grandiose.

Alberto Moravia
dans "Quelques Afriques"

Activités

Programme des projections du 2ème semestre 2011

Mardi 11/10
10h00 : René Cauwe,
"Administrateur de Territoire à Idiofa"
11h00 : "Nos belles années à Stanleyville"
un film de Guido Bosteels
14h00 : Courts métrages :
"La visite de Léopold III à Stanleyville" (extrait de A. Huet)
"Pays de Cham", un film de Winand Naiken
"Mangbetu", un film de Gérard De Boe

Mardi 8/11
10h00 : Lilian Nielsen
"les Danois au Congo"
11h00 : Marc Parent.
"L'œuvre de Marcel Parent, médecin au Katanga"
14h00 : "Congo na bisso"
un film de Sven Tuytens

Mardi 10/05
10h15 : André Schmitz, agronome
11h30 : Xavier Grandjean,
Administrateur de Territoire
14h30 : Histoire de la Fomulac par Mme Closset-Laduron, les Dr Michaux, Pieters, Goethals et Legrand

Mardi 13/12
10h00 : Oscar Libotte
Haut fonctionnaire à l'OTRACO
11h00 : Comtesse Apraxine
"De la Crimée au Katanga"
14h00 : "Leo ya sika" par le cinéclub amateur de Léopoldville
"OTRACO" régie de M Grombeer

Accueil dès 9H30.
Interruption de 12 à 14h00 : moambe à la caféteria du Musée.
Prix: 20 euros. (Moambe: 17 euros + participation à la location de la salle : 3 euros)
Votre paiement sur notre compte : 363-0026918-89 (ou IBAN : BE45 3630 0269 1889 – BIC : BBRUBEBB) fait office de réservation. Il doit nous parvenir au plus tard **cinq jours ouvrables** avant le jour de la projection.
Attention : au-delà des 60 premiers inscrits, la moambe ne sera pas garantie.
Pour les personnes ne prenant pas la moambe: participation à la location de la salle à payer sur place: 4 euros.
Le café à l'accueil est actuellement distribué par le propriétaire de la salle et doit être payé sur place.

Si des personnes non-membres sont invitées, il nous serait agréable d'en connaître les coordonnées. Nous vous en remercions d'avance.

info@memoiresducongo.be
www.memoiresucongo.org
02 649 98 48

Trois siècles chez les bashi

Lorsqu'au début des années cinquante j'arrivai à Bukavu, je fus étonné d'"entendre certains Européens, ainsi que des Congolais étrangers à cette ville, parler de la population locale avec beaucoup de mépris. Pour eux, il s'agissait surtout de paysans peu évolués, vivant sur leurs collines et uniquement préoccupés par leurs cultures et leurs vaches. Ces habitants du Kivu, disaient-ils, portaient le nom de banyabongo

Lorsqu'au début des années cinquante j'arrivai à Bukavu, je fus étonné d'entendre certains Européens, ainsi que des Congolais étrangers à cette ville, parler de la population locale avec beaucoup de mépris.
Et ils faisaient le rapprochement avec le terme kiswahili bongo qui signifie mensonge ou menteur.

Voilà qui expliquait le peu de considération qu'on pouvait avoir pour des gens qui se qualifiaient eux-mêmes de menteurs!
Cette explication me parut un peu sommaire pour ne pas dire humiliante à l'égard des populations locales. J'en parlai au R.P. Defour, de la mission des Pères Blancs à Bukavu, qui me mit en relation avec un frère de sa congrégation qui, me dit-il, entretenait des contacts étroits avec les habitants du lieu.
En fait, le frère Albert était l'artisan-à-tout-faire de la mission et travaillait avec des menuisiers et maçons locaux. Il connaissait effectivement très bien leur langue : le mashi parlé par ceux qu'il appelait les Bashi. Il m'apprit que ceux-ci constituaient une importante ethnie qui s'étendait depuis le lac Kivu jusqu'aux limites orientales du Maniema.
Il m'apprit également que la connaissance qu'il avait des Bashi allait au delà même de la langue puisque, patiemment, il avait enregistré (sur un vieux enregistreur à fil) les chants et récits (nkwakwa) de conteurs locaux, de gardiens des légendes ainsi que de divers bami (notables locaux) de cette ethnie importante qui comptait environ 600.000 âmes.

Ces récits historiques étaient la mémoire orale de ce peuple. Ils étaient psalmodiés au son du lulanga ou cithare locale. Il me dit aussi que l'ethnie shi était effectivement mal connue alors qu'elle avait cependant déjà fait l'objet d'une monographie du R.P.Colle, revue et complétée par Mgr Cleire.
J'entrevoyais là un monde qui me paraissait d'une richesse culturelle intéressante et je demandai au frère Albert de m'aider à mieux faire connaître les Bashi en me traduisant en français les précieux documents dont il disposait. Ce qu'il fit avec joie bien que sa langue maternelle fut le flamand.
Dans une documentation assez disparate en raison des diverses sources auxquelles le frère Albert avait eu recours, j'essayai de mettre de l'ordre puis de procéder à une critique historique en comparant les textes entre eux.
Je fus aidé en cela par l'existence de plusieurs branches internes dont les plus dominantes étaient les Bashi de Kabare et ceux de Ngweshe. Au cours des siècles, les familles descendantes d'une même souche originale s'étaient scindées à la suite d'une querelle de succession.
Ces deux branches s'étaient donc trouvées en concurrence et leurs rivalités avaient souvent dégénéré en luttes armées. J'essayai donc d'objectiver les récits de chacune d'elles à propos de palabres ou de combats dont l'objet était la possession de pâturages ou le vol de bestiaux. J'essayai d'approcher la vérité en faisant la part de l'imagination et du chauvinisme bien naturel des opposants et en analysant les faits réels.
A travers les chansons de geste de chaque famille importante, à travers les généalogies des hommes ou même du bétail, il me fut ainsi possible de reconstituer, avec une précision malgré tout relative, les grands faits d'une histoire qui remontait à un minimum de trois siècles.
Restait à recouper mes sources et vérifier mon travail. Ce que je fis, grâce à la complicité du Mwami Pierre Ndatabaye de Ngweshe, de sa grand'mère, la Mwamikazi Elisabeth Mwakamarungu, épouse du Mwami Ruhongeka († 1913), et du régent Lwanwa Abraham.
En leur compagnie ainsi qu'avec d'autres notables indigènes, j'écoutai des mélopées des derniers gardiens des légendes encore en vie, en me faisant traduire et préciser certains points qui demandaient des confirmations ou des compléments d'information.
D'autre part, les Bashi ayant été souvent en relations – et surtout en conflit ouvert – avec le Rwanda voisin, j'envoyai mes textes à l'anthropologue belge Maquet qui travaillait à Astrida et pouvait éventuellement comparer les échos de certains événements à ses propres recherches historiques sur place.
Il me confirma que la version que j'avais établie semblait correcte et pouvait être mise en relation avec certains faits de l'histoire rwandaise.
Je pouvais dès lors considérer mon travail comme assez satisfaisant pour l'envoyer au Musée Royal de l'Afrique centrale à Tervuren qui le fit paraître en 1960 dans sa collection des Archives d'ethnographie sous le titre "Trois siècles chez les Bashi".
Plus tard, le même texte fut réédité par La Presse Congolaise à Bukavu, complété cette fois par des éléments de codification des coutumes foncières du Bushi par A. Ouchinsky et par des planches d'armes, outils et instruments de musique shi, parues dans la revue Kongo-Overzee en 1958.



Guerriers bashi en armes

Paul Masson
Journaliste

Prochain article: quelques précisions sur l'arrivée des Bashi au Kivu et sur leur histoire qui remonte à trente générations dont douze peuvent être considérées comme mythiques.

Il était une fois au Ruanda



C'était il y a bien longtemps.
En 1954. Un jeune abbé liégeois, Joseph Fraipont, envoyé en mission au Ruanda, s'aperçut, en parcourant les mille collines du pays, que les jeunes handicapés menaient une vie misérable. Car, pour leurs familles, ils représentaient une malédiction.
Il fallait les cacher au regard de tous ...



Leurs grands yeux tristes le frappèrent en plein cœur et il décida de s'en occuper. C'est ainsi que naquit le Home de la Vierge des Pauvres à Gatagara.

Désormais, ce sont plus de mille jeunes, polios, aveugles, sourds, paralytiques, qui sont accueillis, soignés, enseignés et formés à un métier, qui peuplent cette colline de l'espoir et d'autres collines encore. Je les vus : ils rient, ils dansent, ils chantent. Leur « Padri » leur a offert la joie de vivre, donné un avenir.

L'abbé Fraipont repose au cœur de Gatagara et les enfants fleurissent sa tombe.

Serez-vous de ceux qui les encouragent à devenir des adultes actifs et heureux ?

Le compte des AMIS de GATAGARA est le : 000-0358844-41.

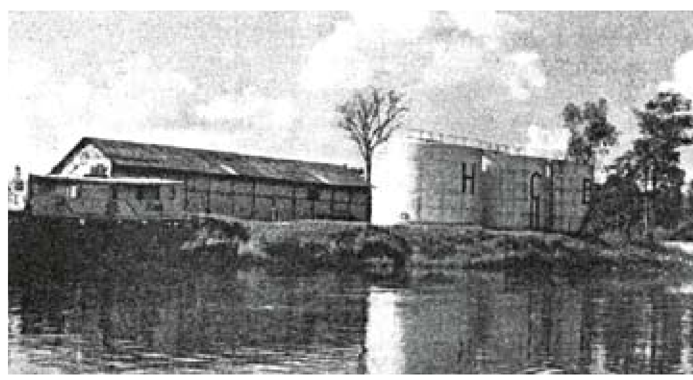
■ Marie-Madeleine Arnold



Les Huileries du Congo Belge

En 1911, naissance d'une industrie célèbre Les Huileries du Congo Belge

"Créer, c'est aussi donner une forme au destin "
Albert Camus, Le Mythe de Sisyphe


Port HCB Léopoldville. Les capacités de stockage de l'huile.



Les prospections du professeur Laurent et de l'ingénieur agronome de Briey dans les palmeraies subspontanées de l'intérieur du Congo ont été déterminantes dans le choix des responsables de la colonie à fin de rentabiliser celles-ci. Encore fallait-il trouver des industriels désireux de tenter l'aventure et suffisamment puissants pour travailler quelques années sans rémunération.

Le ministre Renkin trouvera cet industriel en Angleterre et le support d'Emile Vandervelde lui sera acquis quand ce dernier constatera que le fabricant de savon anglais faisait preuve, dans son pays, d'un immense sens social en développant des oeuvres au profit de son personnel et en faisant aussi participer celui-ci aux bénéfices de l'entreprise.

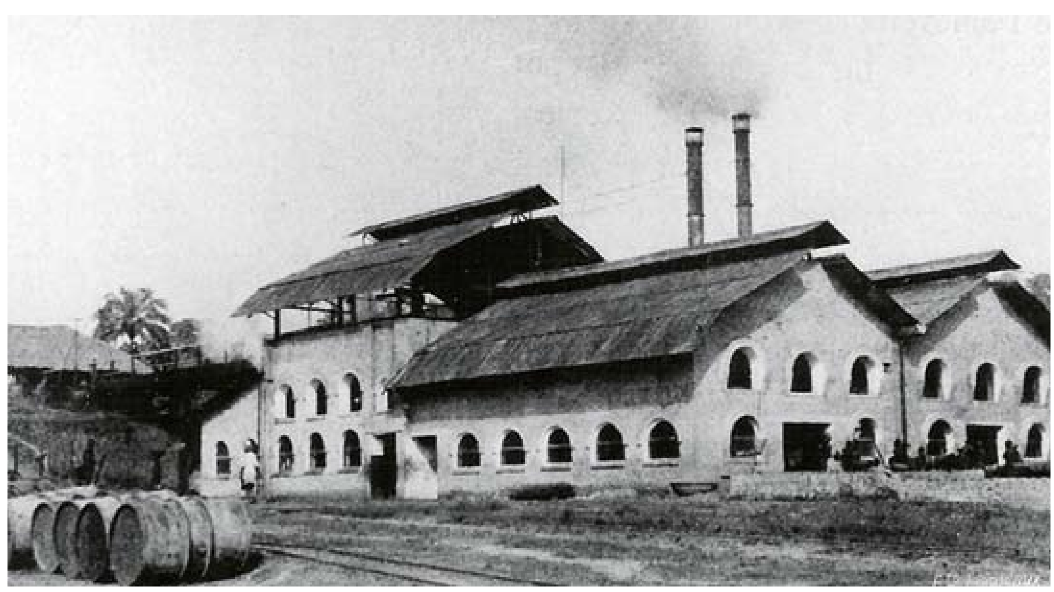
Une convention en 24 articles, très exigeante d'un côté et très avantageuse de l'autre, sera passée entre l'industriel et le Ministère des colonies. L'acte constitutif de la société paraît au Moniteur belge en juin 1911. La durée prévue et prolongeable est de 30 ans et l'industriel apporte, pratiquement seul, un capital de 30 millions de francs.

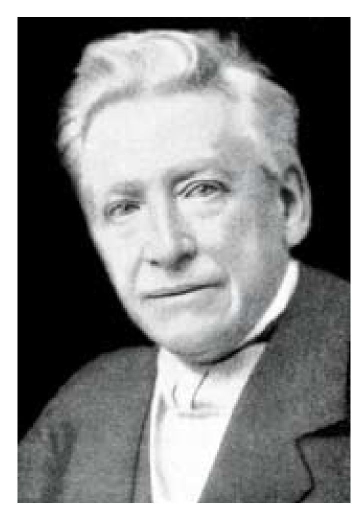
Une large concession sera obtenue à Léopoldville où un port sera créé. On peut presque affirmer que le développement urbain de Léopoldville commence avec celui de la concession HCB.
La tâche de la compagnie est celle d'un pionnier dans les quatre études qui lui sont demandées : celle rationnelle de l'exploitation des palmeraies subspontanées et de la plantation de palmiers sélectionnés ; celle des méthodes d'extraction de l'huile et du traitement des palmistes ; celle des méthodes appropriées de transport et de stockage et celle relative aux marchés et aux débouchés industriels.

Dès 1911, l'agent général anglais en Afrique, Sydney Edkins accompagne un premier convoi de matériel et ouvre officiellement les postes de Leverville, d'Elisabetha, de Flandria, de Brabanta et d'Alberta où sera créée en 1916, sous la direction du R.P. Dereume, une première école pour former le personnel. Dès 1912, l'industriel peut offrir au roi Albert I un coffret en ivoire contenant le premier savon réalisé avec l'huile produite au Congo.

La mise en valeur des palmeraies subspontanées s'avère difficile et coûteuse à cause de la pauvreté du matériel végétal, de la densité des palmiers d'âges différents et des charges élevées d'entretien. Le passage par des plantations de graines d'élite s'impose rapidement et les pratiques agronomiques s'inspireront de celles réalisées à Sumatra par l'ingénieur agronome belge Hallet. Il faudra une dizaine d'années avant qu'on puisse constater un premier exercice au bilan positif, avec une production de 6.000 tonnes d'huile et de 2.000 tonnes d'amandes palmistes, production qui passera à 18.000 tonnes d'huile et 10.000 tonnes d'amandes palmistes vers 1930. Pendant toute cette période, les techniques d'extraction et d'usinage vont s'améliorer constamment pour passer de 13 à 20% d'extraction d'huile sur régime et de 5 à 10% d'extraction de noix palmistes sur régime. En conséquence, les HCB vendent des installations aux autres sociétés de plantations qui obtiennent de cette façon la faculté d'utiliser ses infrastructures de transport et de stockage, ce qui contribue à la mise en place d'une véritable économie basée sur l'éláéiculture.
Sont exploités par les HCB à l'époque : 20 petites huileries mécaniques, une flottille de 35 bateaux et de 78 allèges d'un tonnage de 7.300 tonnes, 60 wagons citernes de 20 à 30 tonnes de capacité, des installations de stockage à Léopoldville et à Matadi.

Elles possèdent également à Léopoldville leur propre chantier naval avec un dock flottant et des ateliers modernes. Les achats de matériel en Belgique entre 1911 et 1928 par les HCB ont atteint la somme de 48.801.095 Fr.
Mais les dépenses d'ordre social que la compagnie va consentir


Une des premières usines des HCB à Lusanga

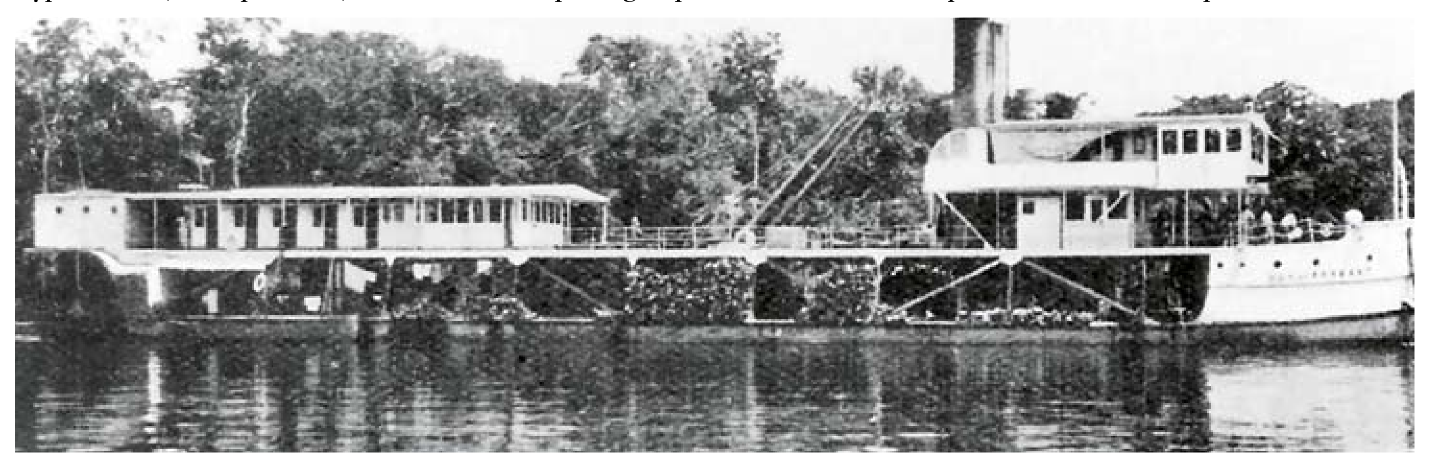


William H. Lever, First Viscount Leverhulme

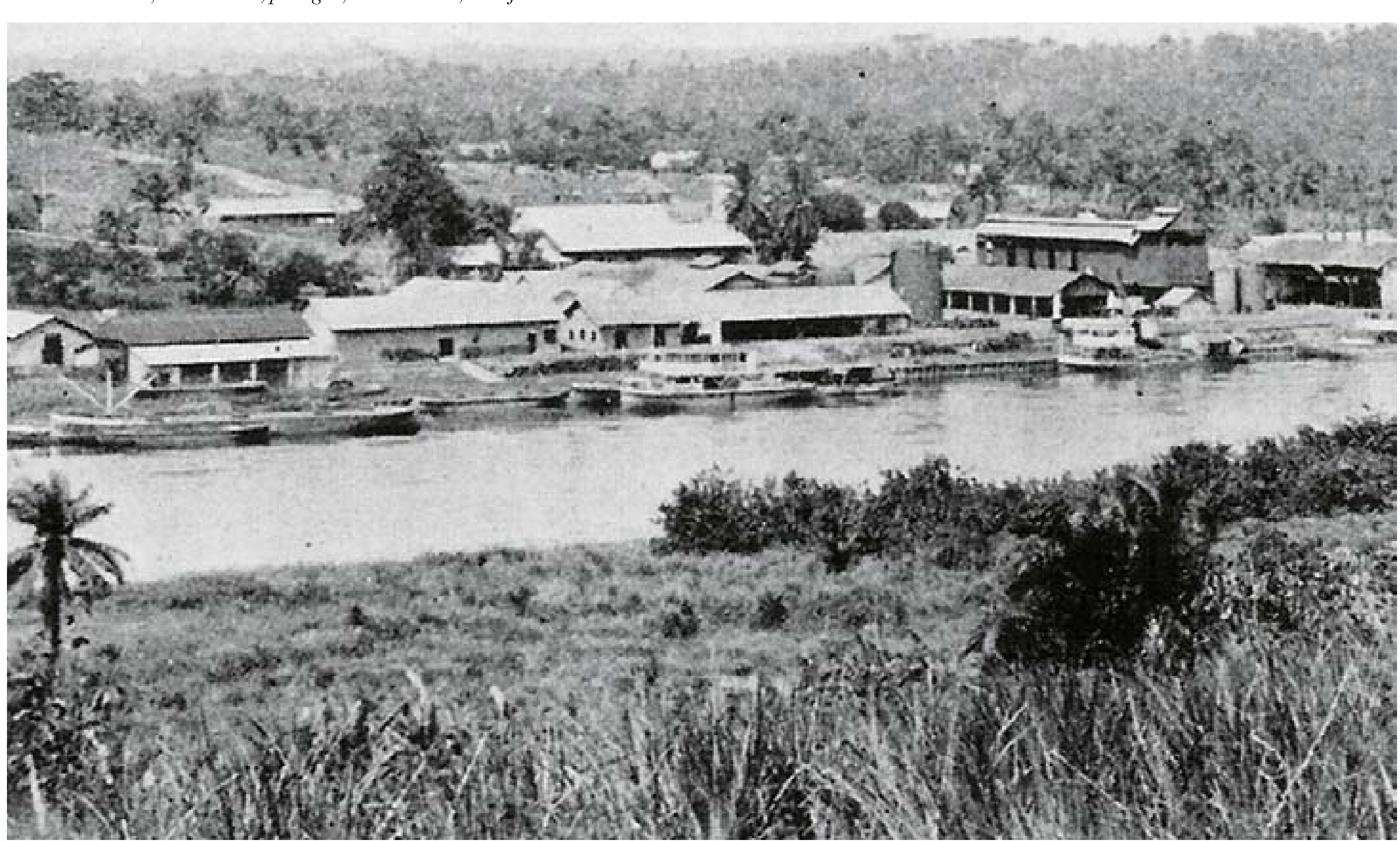
et réaliser en brousse où rien n'existait, vont immobiliser un capital énorme pour l'époque : des hôpitaux, un lazaret pour trypanosomés, 17 dispensaires, une maternité avec clinique et école de sages femmes, des laboratoires d'analyses médicales, des puits d'eau potable, des logements en briques pour les travailleurs et leur famille et, avec l'aide des missions qu'elle subventionne, cinq écoles primaires et professionnelles (techniques) scolarisant plus de 1.500 enfants. En 1930, le capital utilisé à cette fin atteindra 3.045.000 livres sterling de l'époque.

En 1932, 1933 et 1934, la dégringolade des prix de l'huile de palme et des palmistes atteint des pourcentages sans précédent. Ils repartent cependant à la hausse jusqu'en 1937 avant de baisser à nouveau.
Toute autre compagnie que les HCB aurait dû fermer ses portes mais il est clair que le groupe LEVER était désireux et surtout capable d'insuffler beaucoup plus de fonds au Congo que cela n'était justifié par les meilleurs bilans prévus.
En ce sens, les HCB ont été providentiels pour la réussite des "demandes" faites à la colonie dans l'effort de guerre qui va être exigé bientôt.
Dès 1933, les HCB seront les plus importants clients de l'INEAC en ce qui concerne l'achat de graines d'élite et une nouvelle plantation va être programmée avec celles-ci, à Yaligimba, dans le cercle de Bumba. Entre 1939 et 1945, avec l'effort de guerre, les plantations d'Elaéis s'étendent considérablement, 44 entreprises s'intéressent à l'exploitation industrielle du palmier à huile et le Congo devient le deuxième producteur mondial d'huile de palme. La découverte faite par l'INEAC que le Tenera est le résultat du croisement Dura x Pisifera, va reposer le problème technique de l'extraction de l'huile et des noix palmistes dont le matériel d'usinage avait été prévu pour les Dura plus rustiques.

Entre 1952 et 1955, les HCB, la SACCB et Congopalm créeront une usine pilote à Mongana, afin d'étudier, dans le détail, techniquement, scientifiquement et économiquement toutes les opérations de l'usinage. Il en résultera un énorme rapport technique de plusieurs centaines de pages qui va changer complètement la conception des huileries d'extraction pour arriver au type d'usine industrielle actuelle.
En 1945, une nouvelle maladie mortelle du palmier est observée



Le Duc de Brabant, bateau mixte, passagers, marchandises, de la flotte HCB



L'usine de Leverville

dans la plantation de Brabanta et déterminée comme étant une fusariose (wilt) par le professeur Wardlaw de l'université de Manchester. Les HCB créent aussitôt dans cette plantation un département de recherche pour l'élaéiculture, lequel sera transféré à Yaligimba en 1950.

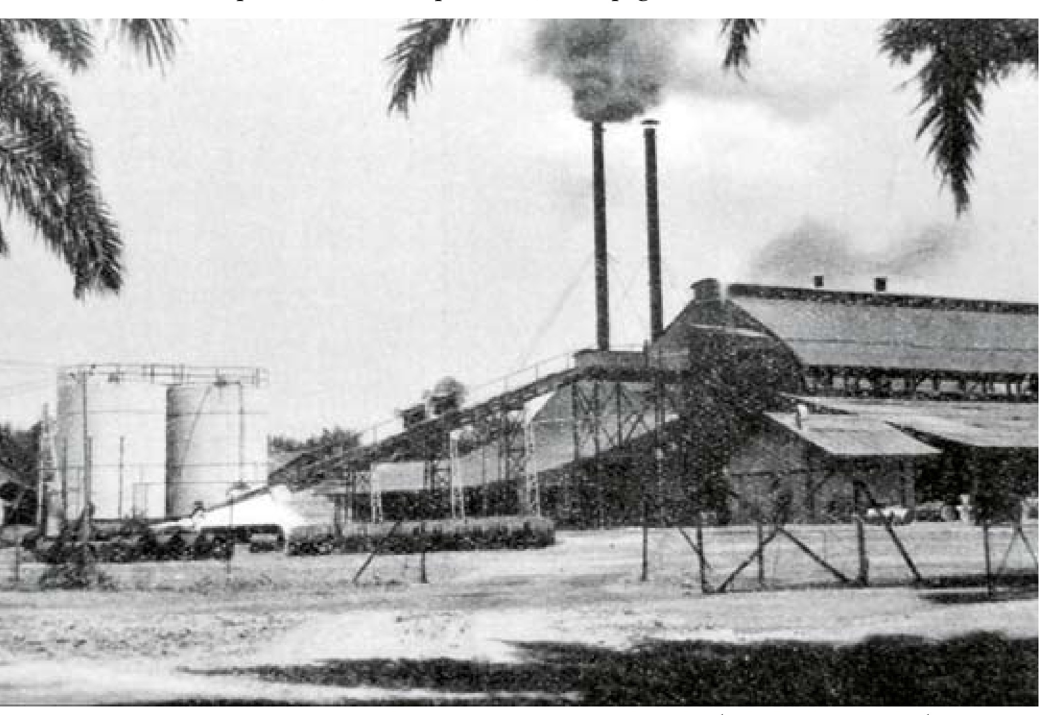
Ce département de recherche qui emploie une dizaine de chercheurs, étudiera particulièrement l'agronomie, la phytopathologie, l'écologie et l'amélioration génétique du palmier à huile. Un laboratoire très bien équipé permettra de réaliser sur place les analyses foliaires de la compagnie et les analyses de sols ainsi que toutes les analyses nécessaires à la détermination des lignées d'élite et des lignées résistantes au wilt.

Les travaux de recherche déboucheront sur deux thèses de doctorat. Après la création de l'Université de Lovanium, certains travaux scientifiques y seront réalisés au moyen de radioïsotopes. Les besoins en engrais des plantations d'âges différents y sont également déterminés.
Les chercheurs des HCB ont des réunions régulières avec ceux de la division du palmier à huile de l'INEAC et des contacts permanents avec les autres stations de recherche du groupe au Nigeria et en Asie.

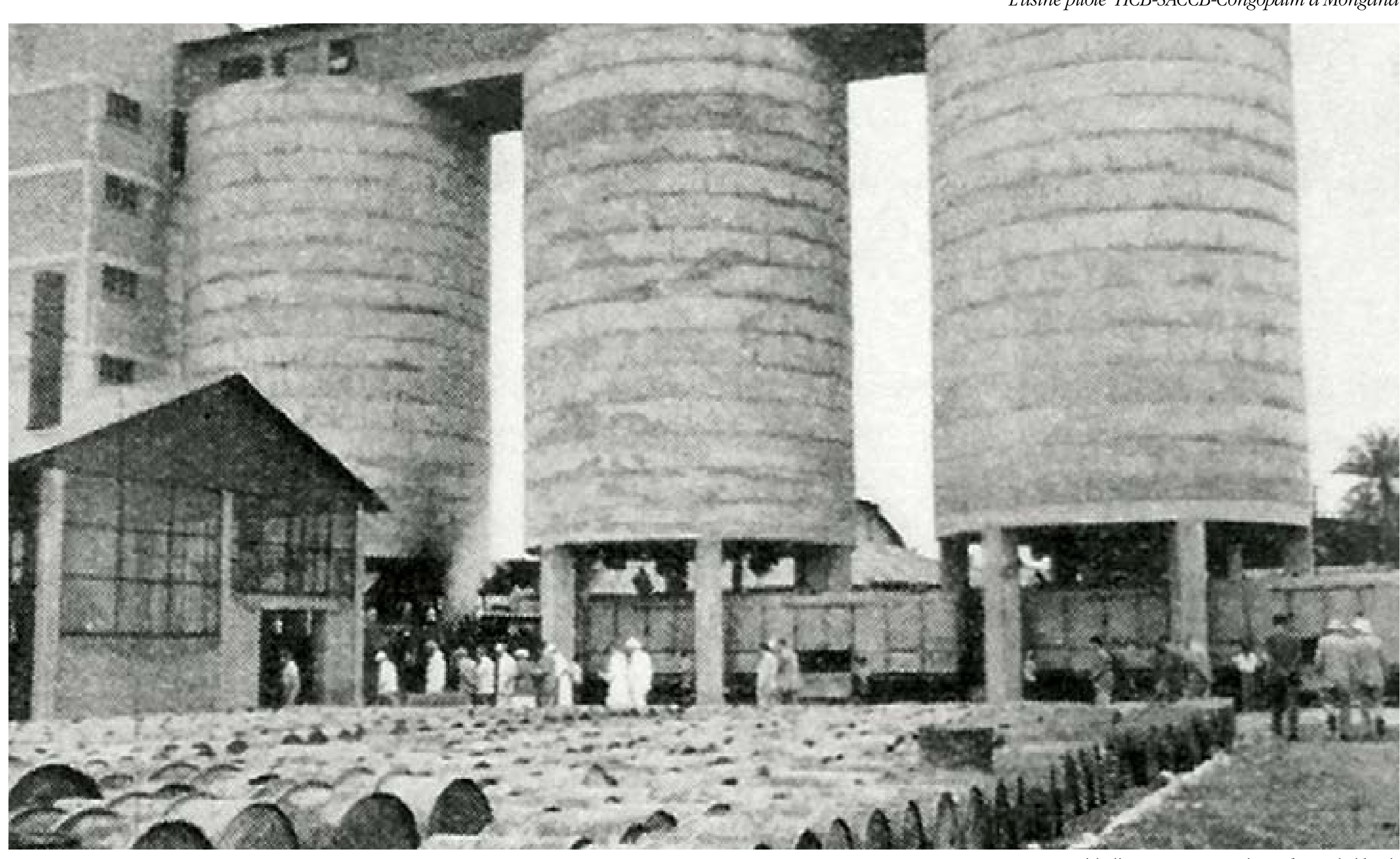
Dans l'entre deux guerres, la durée des concessions des HCB avait été étendue à 90 ans, c'est-à-dire jusqu'en 2001. Après la seconde guerre mondiale, la compagnie crée encore deux plantations mixtes de cacaoyers et d'hévéas à Gwaka près de la Mongala et à Mokaria sur la délimitation entre les provinces Orientale et de l'Equateur.

Une plantation de théiers est créée peu avant l'indépendance à Mweso au Kivu. Elle crée également une école de comptabilité, une de techniciens A2 et une autre d'assistants agricoles A2, pour former les cadres congolais de ses plantations.
La compagnie possède également deux grands élevages bovins, un au Kwilu pour le secteur sud et l'autre en Ubangi pour le secteur nord. Le but de ces élevages est de pourvoir en viande les plantations de ces deux secteurs.
En 1958, le siège social des HCB est transféré de Bruxelles à Léopoldville et en 1960, au moment de l'indépendance, la compagnie prend le nom de PLC (Plantations Lever Congo) et le nouvel État bénéficie des parts de capital qui avaient été dévolues à la Colonie.
Le groupe Unilever était également présent au Congo dans la MARSAVCO, la SEDEC et la SEDEC Motors. Il participait également au capital d'autres compagnies.

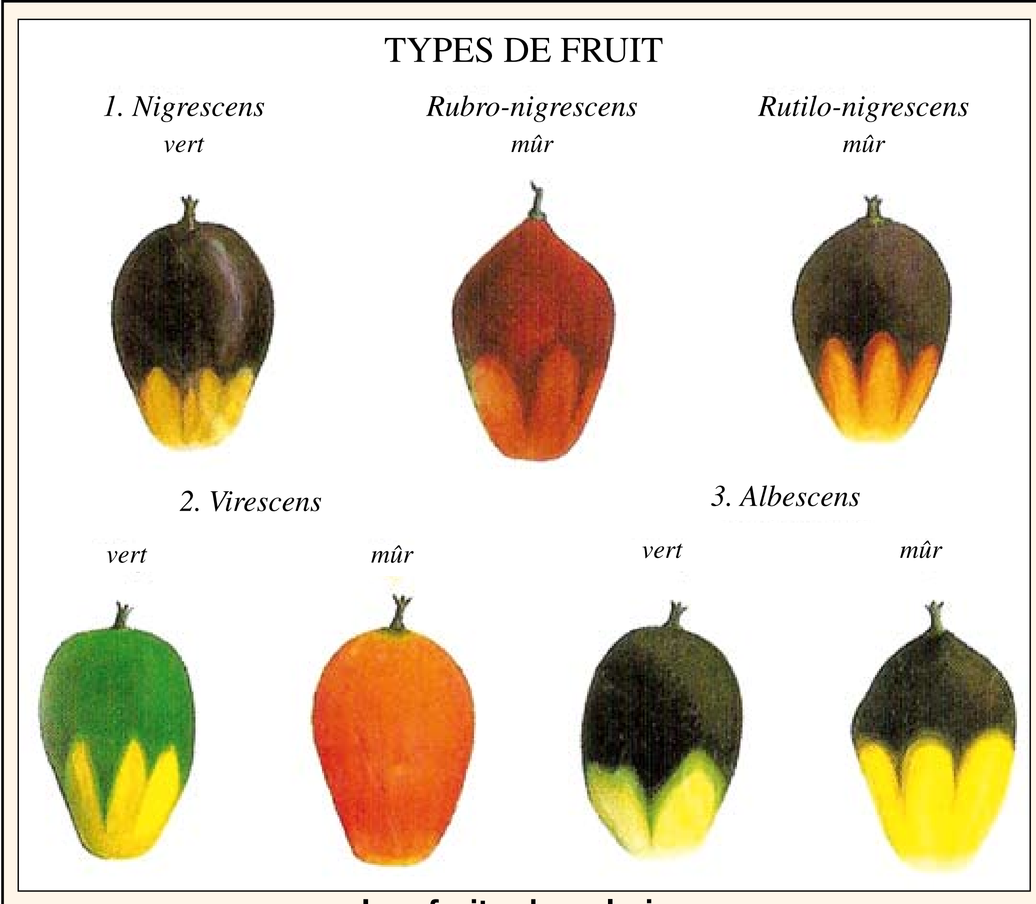
■ André-Bernard Ergo
Texte et photos tirés de :
Histoire de l'Elaéiculture au Congo Belge (inédit)



L'usine pilote HCB-SACCB-Congopalm à Mongana



Port HCB Léopoldville. Les capacités de stockage de l'huile



Les fruits de palmier

André-Bernard Ergo, dans la photo de couverture probablement prise à la station de recherche de Yaligimba, nous montre des régimes à fruits virescens. Le régime vert au centre n'est pas encore mûr, alors que ceux de deux côtés sont entrain de mûrir.
La planche du livre de Hartley (The Oil Palm 1967) nous fait découvrir trois variétés de palmiers quant à la couleur des fruits : la nigrescens, la plus courante aux fruits bruns à maturité ; la virescens (photo de couverture) plus rare ; et l'albescens, quasi introuvable.

L'auteur raconte qu'il existe des variétés beaucoup plus rares encore, par exemple les palmiers à plusieurs têtes comme un chandelier, ou encore des palmiers qui donnent des petits palmiers à la place des régimes, l'Elaeis vivipare, ou un autre palmier dont les folioles restent soudées comme des feuilles de bananiers, l'Elaeis idolatrica, rare et palmier sacré dans certaines tribus
Pour ce grand spécialiste, l'Elaeis est une plante étonnante de laquelle on pourrait parler … des heures ! Et n'oublions pas, pour terminer, le plat succulent fait de ces fruits, symbole de la cuisine africaine, la moambe.

TU NE SAIS RIEN

La mangue, l'as-tu goûtée,
La mangue à la chaire dure
Où les dents de devant
Se plantent avec volupté ?

La banane, petite et tendre,
Dont l'ivoire cède sous la lèvre
La banane, l'as-tu goûtée,
Qui cède sous la lèvre ?

L'orange, l'as-tu bue, l'orange,
Sans lui ôter sa peau d'or,
La fraîcheur liquide de l'orange
Qui mouille jusqu'au gosier ?

Déjà tu sais quelque chose,
Si tu as goûté tout cela
Mais tu ne sais presque rien
Si tu ne sais pas encore,

Si tu ne sais pas l'ivresse
Que donne le vin de palme
Dont la source aérienne
Coule au sommet du palmier !

Olivier de Bouveignes
“Chansons d'Ebène en Langue d'Ivoire”

Le grand trek de 1911 Bernardo Rainieri

Né à Vall'Alto (Bergamo) en 1881, et émigré très jeune en Afrique australe en 1903, Bernardo Rainieri travailla successivement au Transvaal, en Rhodésie puis au Congo jusqu'à sa mort à Lubudi en 1937. Il exerça les activités les plus variées dans les domaines de la construction avant de se lancer dans l'agriculture et l'élevage où il fut un des premiers à réussir l'acclimatation du gros bétail au Katanga

De 1903 à 1909, il fut surtout occupé dans la construction ferroviaire où, notamment, il participa à celle du célèbre pont sur le Zambèze aux Victoria Falls.
Au cours des travaux, un outil précieux était tombé dans la gorge au pied des chutes à quelque 110 mètres en contrebas, par bonheur sur une berge du fleuve. Les falaises abruptes qui bordaient le site en rendaient l'accès aussi difficile que dangereux. Seul Rainieri osa s'y risquer. Il devait en ramener, outre l'outil perdu, la réputation d'un homme hors du commun et … une récompense d'une guinée.

Arrivé au Katanga en 1909, il entre au service de la Pastorale, société chargée de l'installation de ranches d'élevages bovins sur les hauts plateaux des Biano. Ne disposant que d'un cheptel très insuffisant, cet organisme décide, sans attendre l'arrivée du rail, de faire venir un troupeau important de Rhodésie.
Dans son livre : "*L'Elevage au Katanga*", Roger d'Hendecourt décrit en ces termes l'exploit qu'à cette occasion devait réaliser celui qui deviendrait l'homme du grand trek de 1911 :

"Rainieri, que l'on chargea d'entreprendre cette longue et difficile mission, était un jeune Italien. Brave homme au cœur d'or, vif comme la poudre et très actif, il était tenace autant qu'audacieux. C'était, entre mille, l'homme qu'il fallait pour mener à bien pareille entreprise, hérissée de difficultés redoutables et présentant de réels dangers.

Il n'y avait guère à l'époque de routes en Rhodésie du Nord, pas plus qu'au Katanga. Les rares pistes qui existaient alors ne pouvaient être, pour Rainieri, que d'un faible secours. L'itinéraire à suivre devait, avant tout, tenir compte des besoins des troupeaux en marche.
Il fallait à chaque étape assurer au bétail de bons pâturages et de l'eau pure indispensable à sa subsistance.



Photo prise vers 1916 Bernardo Rainieri et son épouse et le jeune lion à Katentania sur les plateaux des Biano

Il importait au surplus d'éviter les régions, parfois étendues, où sévissait la tsé-tsé.

De nombreuses rivières devaient être traversées, dont certaines très importantes comme le Lualaba. Tout le long de la route, il était indispensable de trouver des vivres pour les pasteurs indigènes qui escortaient le convoi.

Rainieri partit de Livingstone en 1911 avec un millier de têtes de bétail.

Il se dirigeait la plupart du temps à la boussole, suivant un parcours sinueux conditionné par les accidents géographiques, les possibilités de pâturages et les abreuvoirs, la présence de glossine, etc.
Des reconnaissances préliminaires, souvent à grandes distances, devaient orienter la marche.
Pour surmonter les difficultés inhérentes au terrain, Rainieri dut faire preuve de pas mal de sagacité, d'une patience et d'une ténacité à toute épreuve.
Mais l'énorme étendue d'un pays hostile et pratiquement inconnu n'était pas le seul obstacle à vaincre. En plus de la tsé-tsé, les fauves menaçaient sans cesse le cheptel et l'attaquèrent souvent.
Il fallait, chaque nuit, protéger les troupeaux par des kraals ou des lignes de feux. Mais ces moyens de fortune ne s'avéraient pas toujours efficaces. Il y eut des pertes sensibles et des paniques qui éparpillaient le bétail au loin dans la brousse …
Le péril le plus grave fut constitué par l'hostilité farouche des indigènes. Les Basuta et les Katete se montraient particulièrement agressifs. Vint même un jour où le convoi se vit arrêté et encerclé par des guerriers en armes.
Rainieri n'avait à leur opposer que son cran et sa diplomatie, également remarquables.
Il connaissait heureusement tous les dialectes indigènes.
Il palabra avec éloquence. Mais ce ne fut toutefois qu'après plusieurs jours de débats mouvementés qu'il parvint à se concilier les bonnes grâces des naturels qui le laissèrent enfin reprendre sa marche.
Lentement, le trek poursuivait sa route par monts et vallées, au travers des savanes et des plaines… Il s'arrêtait parfois plusieurs jours dans un site choisi pour laisser souffler quelque peu les gens et les bêtes. Les mois succédaient aux mois. Enfin, Rainieri vit apparaître la frontière congolaise. Il l'aborda à Sakabinda où une quarantaine rudimentaire avait été établie à son intention.
Ensuite, par les hauts plateaux de la rive gauche du Lualaba, il se dirigea vers Musonoie où il parvint onze mois après son départ de Livingstone.
Le fleuve fut alors traversé à la

nage à Lualaba-Kraal et le trek suivit la crête de partage des eaux entre le Lualaba et son affluent, la Muvumaie, dont il contourna les sources.

Rainieri parvint enfin à Katentania où les 860 bêtes que comportaient encore son troupeau furent réunies au cheptel déjà rassemblé à ce poste. Cette mémorable expédition avait duré près d'un an. Peu d'hommes auraient été capables de la mener à bien !"

Après avoir travaillé au Katanga à la construction de routes, il revient à Katentania où, des années durant, il poursuit ses activités. Régulièrement, il est envoyé en Rhodésie pour y acheter du bétail sélectionné qu'il ramène et acclimate au Katanga.

C'est à Katentania qu'en 1914, il décida d'élever quatre lionceaux que ses ouvriers avaient trouvés près de la source de la Ditando. Le lion et la lionne qui étaient revenus à leur gîte le soir et avaient suivi la piste des hommes, firent un siège en règle de la maison ou Rainieri s'était barricadé. La nuit se passa à échanger coups de feu et rugissement mais, à l'aube, les fauves s'éloignèrent et ne revinrent plus.
Dans son livre, Les Animaux de Chasse au Congo Belge, Edmond Leplae raconte que les petits furent élevés au biberon, puis aux pâtées de farine avec un peu de viande. On leur donnait de temps en temps à ronger un os ou une pièce de peau ou de viande non saignante.

Deux lionceaux, un mâle nommé César et une femelle survécurent et atteignirent toute leur taille, en restant cependant fort obéissants, patients et doux. Ces deux beaux spécimens étaient destinés au Zoo d'Anvers mais la guerre et la crainte d'un accident les firent vendre, fin 1916, au jardin zoologique de Pretoria.
Lorsqu'en 1924, il quitte les services officiels avec le titre d'agronome de première classe, Rainieri s'établit à Lubudi où il dirige une entreprise destinée à fournir du calcaire aux Cimenteries de Lubudi qui y débutent leurs activités.

Dès que la CIMENKAT est en mesure de se passer de ses services, il revient à l'agriculture et à l'élevage : une ferme à Lubudi et un ranch sur les hauts plateaux pour lequel il obtient une concession de 3.640 hectares à la Mulonga.

L'élevage de la Mulonga prospéra ainsi que ses activités annexes. En fin 1930, il possédait déjà un troupeau de 300 bêtes bien acclimatées.
Survint alors la grande crise et ses effets dévastateurs sur tous les secteurs d'activité économique. Pour maintenir et développer son ranch de la Mulonga, il lui fallut une aide.

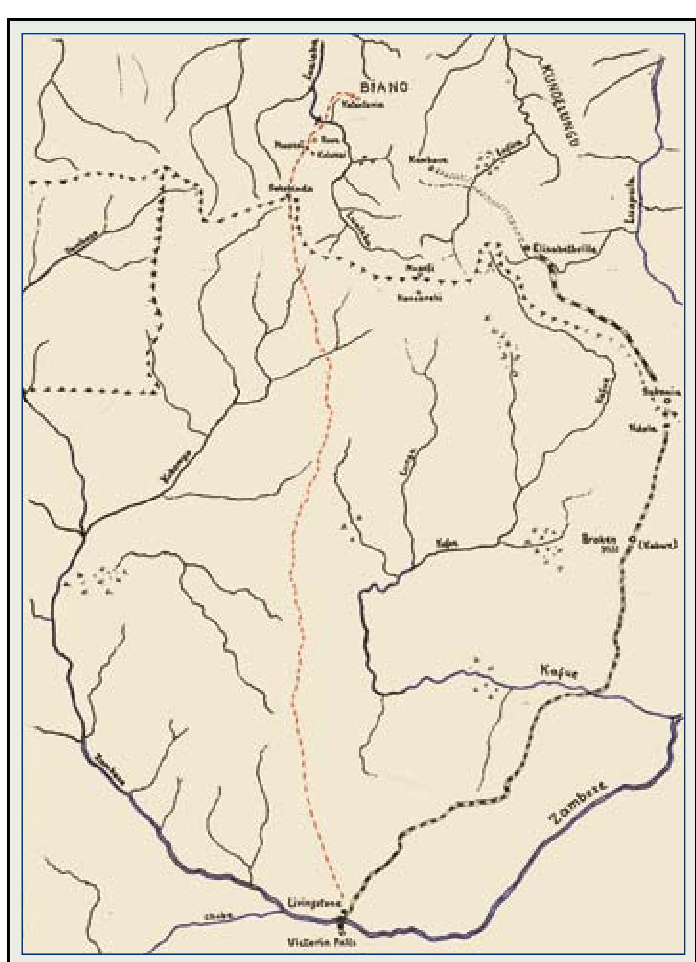
La Compagnie des Elevages de Lubudi fut constituée le 1er juin 1932. Le Comité Spécial souscrivait à son capital avec divers groupes : la S.E.C., la Cimenkat, la Trabeka, la Sermikat.
Le cheptel de la société était de 1.377 têtes en décembre 1932 et en atteignait 1.400 en 1935.
A sa mort en 1937, il possédait 1.500 bêtes, toutes d'excellente qualité.

Dans mon enfance à Lubudi, j'ai eu le privilège de connaître cet extraordinaire pionnier.
C'est dans la ferme entièrement bâtie de ses mains que j'ai pu voir ses fours à chaux et admirer sa forge à l'atelier où il fabriquait et entretenait son matériel.

Bien plus tard à Kolwezi, recherchant les traces de son passage, j'ai parcouru la vieille piste de Sakabinda qui, par les plateaux de la Manika et Musonoie, menait au gué de Lualaba-Kraal alors disparu sous les eaux du lac de Nzilo. Avec un ami, dans un petit avion, nous avons survolé les pentes abruptes qui montaient aux Biano.

Sur les rives droites de la Muvumaie, se distinguaient encore des sillons érosifs, traces laissées par le passage de son troupeau quelque cinquante années auparavant…

■ André Vleurinck



Itinéraire du Grand Trek de Bernardo Rainieri en 1911

En janvier 1910, la décision de la Pastorale d'importer de Rhodésie un important troupeau d'élevage ans attendre l'arrivée du rail à Elisabethville, s'explique par la nécessité de pourvoir à l'alimentation d'une population en brutale expansion. L'urgence et, peut-être aussi, le coût du transport ferroviaire sont loin d'être seuls en cause dans le choix d'un acheminement par voie terrestre plutôt que par chemin de fer.
Extrêmement difficile à organise (le CFK n'était encore qu'un projet), le transport ferroviaire n'aurait, au mieux, amené le troupeau qu'à Elisabethville … à près de 300 km des Biano.

Or, et on l'oublie généralement, cet espace était, à l'époque, encore infesté des terribles « tsé-tsé » morsitans vectrice de trypanosomiase animale.
On savait par contre que, dans les régions situées à l'ouest de la Kafue et du Haut Lualaba, existaient des zones exemptes de ce fléau. En témoigne, dans les royaumes lunda du Katanga et chez les Lozi du Haut Zambèze, l'existence, au XIXe siècle, de nombreux petits élevages bovins.

Dans son livre Grands Lacs Africains et Katanga, le Gouverneur Wangermée y décrit son arrivée en 1906. Le voyage, par piste caravanière à partir du terminus ferroviaire de Bro ken Hill, l'amène au poste frontière de Musofi d'où il gagne la mine d'or de Ruwe par la crête de partage des eaux Congo/Zambèze et les plateaux de la Manika.
Poursuivant alors en direction de Kambove, Wangermée est édifiant quant à la situation sanitaire de l'époque :
"Le passage du Lualaba me remit en présence d'un ennemi oublié depuis longtemps, la mouche 'tsé-tsé' inconnue sur la rive gauche du Lualaba depuis Musofi et qui apparaît aussi tôt qu'on débarque sur la rive droite. Quelle est la cause de cette répartition ? Personne ne pourrait le dire et c'est for regrettable car si on pouvait la connaître, peut-être en saurait-on tirer parti pour se débarrasser de la terrible engeance qui infecte tout le pays depuis la rive droite du Lualaba jusqu'au Luapula et bien au-delà."

S'explique dès lors l'itinéraire occidental suivi par Rainieri et son entrée au Katanga par Sakabinda et les hauts plateaux de la Manika.

Au début des années soixante, les plaines de la rive droite du Lualaba hébergeaient encore de nombreuses antilopes et il était toujours possible d'y observer des tsé-tsé.

Avec la destruction du gibier après 1962, les antilopes disparurent … et, avec elles, les dernières glossines.

No 5. — Dimanche 27 Mars 1898. Journal bi-mensuel.

LE PETIT CONGOLAIS

Adresser les communications à la Rédaction du " Petit Congolais „ Poste Restante, Matadi.

Il y a 113 ans

Le premier journal au Congo.

Nous avons la bonne fortune, grâce à l'obligeance d'un petit fils du fondateur de publier la première page d'un numéro du « Petit Congolais ».
Ce journal a été fondé au Congo en 1898 et le but en était de créer un lien de solidarité entre les Belges résidant au Congo. Le tirage était de 100 à 150 exemplaires et le journal était vendu 1 franc le numéro. Cette somme était consacrée à donner un secours immédiat aux familles des agents décédés au Congo. La rédaction, l'impression etc. étaient assumées gratuitement par quelques amis dévoués qui ne ménageaient pas leurs peines pour mener à bien cette œuvre. Le créateur-fondateur du journal était R. Devroye rédacteur en chef, les rédacteurs étaient A. Cerf, E. Schoofs, de Baway et Goelinck. Le papier, la presse etc. étaient fournis gratuitement par la Compagnie du Chemin de fer du Congo qui voulait aussi s'associer à cette œuvre.

★ ★

Actualité

Chemin de Fer

—o—

M. le Major Thys, administrateur général de la Compagnie du Chemin de fer, dans le rapport de son voyage au Continent noir, parle longuement des habitations des blancs et des noirs. Toujours soucieux du bien-être de ses agents, il a examiné la question, avec sa compétence habituelle, et son désir s'affirme de doter son personnel de logis agréables et sains.

Nous lisons: « Nous voudrions faire mieux, non seulement à Matadi, mais sur toute l'étendue de la ligne, en mettant à la disposition de chacun de nos agents et, pour commencer, à la disposition des plus méritants, une petite maison avec un jardinet. L'ndépendance de l'habitation, toujours agréable, est peut-être plus précieuse encore sous les tropiques.

En effet, quelle grande facilité d'acclimatation si, au lieu de la vie presque en commun, l'agent pouvait se créer un intérieur qui le retienne chez lui, une maisonnette qu'il aurait à cœur d'entretenir et d'arranger, car une sorte d'émulation s'y mettrait aussi: on rivaliserait de propreté, de goût, de coquetterie et l'on resterait un peu plus chez soi.

« Le Noir, pas plus que le Blanc, disait-il encore, n'aime l'habitation en commun ». Partant de ce principe, il se propose aussi d'élever un vrai village pour le personnel noir, un village propre, bien aligné, bien distribué, où tous les travailleurs auraient part au soleil, à l'air, à la lumière..., à la vie.

Nous aimons aussi, pour répondre à certaine presse qui accuse les blancs de cruauté envers les noirs, de les maltraiter, de citer cet autre passage de l'excellent rapport de M. Thys.

« Les rapports entre blancs et noirs sont excellents, les châtiments corporels sont strictement défendus, et quand un agent inférieur frappe un noir, il est déféré à la justice. Le cas ne se présente d'ailleurs, pour ainsi dire, jamais. »

Nous terminons:

L'assemblée générale des actionnaires, sur la proposition de son président, a tenu avant de se séparer, à voter un respectueux hommage de reconnaissance et d'admiration au R. P. d'Hooghe, curé de Matadi, à tous ces bons pères qui portent sur nos chantiers les paroles de paix et de consolation, et surtout, surtout, aux bonnes sœurs de l'Hôpital de Kikanda, toujours prêtes à soigner nos camarades avec un zèle, un dévouement, une patience que bien peu de nous, des hommes, pourraient montrer en de telles circonstances!

Nous serons l'interprète de tous en associant nos modestes remerciements à ceux formulés par une réunion d'hommes d'élite.

Boul-y-Koko.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

Nos Congolais

—o—

Venue des îles Seychelles ou d'ailleurs peu importe; d'abord matelot, puis charpentier à Zanzibar, a, au début de la construction du Chemin de fer du Congo, amené à travers le continent noir un contingent de travailleurs.

Engagé en 1890 à la Compagnie, l'humble fonction d'infirmier, toute de dévouement, lui fut dévoulue. Il la remplit à l'entière satisfaction de tous. Aujourd'hui factorien à Matadi, où il exerce gracieusement les fonctions d'interprète, Desrubin, toujours bon, serviable sans prétentions, rallie les sympathies de la population.

Ajoutons que c'est chez lui, à l'heure de l'absinthe, qu'a été conçue l'idée d'un journal africain *Le Petit Congolais*, qui lui souhaite bonne chance.

THIAMA.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

Bulletin Météo-orologique

—o—

Mon Bickchief en rédaction vient de me donner un savon! mais un de ces savons! à me faire dresser les cheveux (ne riez pas, amis lecteurs, il y a de la place pour en avoir, et mon rédac-chef me promet une perruque à la Bruxelloise, ou à la Liégeoise pour ne pas faire de jaloux!) Et le motif de ce savon, se demande-t-on? Je suis arrivé au comité sans copie... Ma flemme, une épouvantable flemme, m'a empêché de monter à notre observatoire, par conséquent: renseignements? néant. — Nos lecteurs m'excuseront, je n'en doute pas, surtout que je leur promets, pour un prochain numéro des renseignements qui pourront peut-être se réaliser un jour.

IREC.

Echos de traversée N° II

—o—

A mon ami V. F.

Tu était seul, il faisait noir,
Tu étais seul, dis, hier au soir,
Et devant la mer sombre
Tu pleurais, seul, dans l'ombre,
Frère d'exil... ! Pourquoi ?
Oubliais-tu déjà, qu'ici
Battait pour toi un cœur d'ami ?
Que sous le ciel sans lune,
Dans cette froide brume,
J'étais là, près de toi ?
Ou bien songeais-tu que là-bas
Sur le sol qu'on n'oublie pas.
Il y avait un être,
Songeant alors, peut-être
" M'aime-t-il comme moi » ?
Ou bien pensais-tu hier au soir,
Que deux ans, c'est long sans revoir,
Ta famille, ta mère,
Ton amie si chère.
Qu'ils sont trop loin de toi ?
Victor, comme espoir de retour,
J'ai vu ce matin tour à tour,
Deux jeunes hirondelles,
Messagères fidèles.
Frère, espère avec moi !

MELIS

oooooooooooooooooooooooooooooooo

Mouvement d'Agents vers l'intérieur

—o—

MM. Dhondt, Tahuraut-Meyer, Damen, Paulus, Levin, Dean, Anderson, Mosturat, Lescraudael, Hière, Desagher, Léonard, Piton, Tertzweil, Houze Clarcke, Garret, Baumgardner, Winandy, Dancot, Sacré, Bireitz, Jorgenson.

Vers Boma ou l'Europe :

MM. Baudrahaye, Folhum, Leclercq, Opellier, Allard, Tackeny, Capela, Martino, Pohet, Becquet, Garrino, Lefèbre, De Blende, Unkless, Dubois, Beirlain, Tongist.

MAKILIKA

oooooooooooooooooooooooooooooooo

CHRONIQUE

—o—

Nous apprenons que Monsieur Lapleine va installer une laiterie à Matadi. Elle serait placée dans les batiments du Zaïre.

Le bout du rail est à N'Dolo (voir notre supplément).

On nous annonce l'arrivée d'un consul français à Matadi.

Messieurs Trécaut, frères, commerçants à Loango, vont bientôt installer un comptoir commercial en notre ville.

Esbaudissez-vous et réjouissez-vous, mes frères, on a réparé l'égoût en face de la Belgika, on peut maintenant passer sans crainte de faire une chute.

Monsieur J. Finet, l'ex-sympathique agent (gérant) de la factorerie des Produits Végétaux, nous est revenu; il exerce à bord du Coomassie la fonction de Commissaire du bord.

« L'Alima » steamer français coulé à l'embouchure du Pool ne pourra plus être renfloué.

La mission « Marchand » se trouve actuellement à Fachoda.

Le s.s. Boma et Etiopia san arrivés dans le port de Matadi, ce dernier quoique steamer irrégulier a apporté un courrier.

LA BIERE

Il est d'usage banal, en présentant aux lecteurs un sujet nouveau, de dire qu'il comble une lacune. Loin de moi pareille prétention. Mon but est de mettre en lumière un de nos plus importants articles de consommations, notre *Pain liquide*, la Bière.

Chez les peuples du Nord, la nature et le climat semblent imposer la bière comme boisson par excellence. Les productions du sol et les mœurs du peuple qui l'habite en font pour ces régions froides une liqueur nationale, boissons des fêtes, passe-temps des heures oisives, délices des travailleurs, nectar des ivrognes.

Tous ces robustes enfants allemands, anglais, belges et français du Nord s'abreuvent largement de la bonne liqueur.

Les avantages que peut présenter l'usage de la bière dans le régime alimentaire journalier est connu, témoin cette appréciation, dont le lecteur bénévole daignera excuser le réalisme en faveur de son exactitude:

La bière me plaît, n'a point un goût acide
La liqueur offre à l'œil une clarté limpide;
Faite de grains bien mûrs, meilleure en [vieillissant,
Elle ne charge point l'estomac faiblissant;
Elle apaise l'humeur, dans les veines [serpente
De longs ruisseaux de sang, nourrit la [chair, augmente
La force et l'embonpoint, des eaux accroît [les cours
Et des flancs dilatés arrondit les contours.

Je développerai la question de son usage au Congo au prochain numéro.

VIN D'ORGE.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

Contre les piqures des serpents

—o—

Le moyen reconnu comme le plus efficace est assez bizarre. Poser une forte ligature au dessus de la plaie, et au moyen de vins et de liqueurs fortes, tenir le patient dans un état constant d'ivresse pendant au moins 24 heures.

N. D. L. R. — Prière à nos lecteurs de ne pas voir dans l'article ci-dessus une invitation à se faire mordre par un de ces reptiles.

MAC-HOSSAU

oooooooooooooooooooooooooooooooo

CUISINE

—o—

Gâteau au vermicelle

Il arrive parfois que l'on est très embarrassé pour faire quelque chose d'extra, lorsque l'on reçoit quelqu'un à l'improviste; voici la recette d'un dessert qui a l'avantage d'être vite préparé et pas mauvais du tout.

Faire bouillir 3/4 lait, 1/4 eau, sucrer convenablement, et ajouter un peu de vanille. Retirer du feu et mettre du vermicelle, cassé menu, en ayant soin de tourner très fort, remettre sur feu doux jusqu'à ce que l'on ai obtenu une pâte assez épaisse. Verser sur une assiette avec une fourchette, donner à cette pâte une forme de gâteau et garnir avec une tine de fruits (Pour éviter que la fourchette n'adhère à la pâte, la tremper préalablement dans le jus de la tine de fruits).

ONCLE COOK.

Matadi, le 27 mars 1898

Supplément du "Petit Congolais,,

oooooooooooooooooooooooooooooooo

Pose du dernier rail !

—o—

L'œuvre gigantesque est enfin terminée. Hommage à nos ingénieurs, à leurs collaborateurs, à tous enfin ! Car tous y ont mis la meilleure partie de leur être. Honneur à M. le major Thys, le promoteur de ce travail génial ! Honneur à ses directeurs en Afrique ? Si bien des obstacles se sont présentés, la ténacité et la volonté ont eut raison de toutes les difficultés.

Donc le dernier rail est posé et c'est à Monsieur Goffin, notre éminent directeur à qui incombe l'honneur de sceller ce dernier tronçon.

C'est à la cumulée 388.500 que s'arrête la ligne.

Toutes les autorités se trouvaient là. (Elles sont malheureusement restreintes en Afrique).

C'est simple et empoignant à la fois. Pourrions-nous dépeindre tout ce qu'un cœur vraiment patriote ressent en voyant l'accomplissement de cette merveille que nous nommons : « Le chemin de fer au Congo ».

Les sacrifices qu'à coûté cette ligne ferrée, l'abnégation dont ont fait preuve tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette noble pensée, tous, méritent, et tous sont heureux du travail accompli Le but rêvé est atteint !

LOUSSALA

• • •

Il est 10 h. 1/2, bien exactement; 21 coups de canons éclatent, et la machine arrive, ornée de drapeaux belges et congolais; elle traîne à sa remorque deux wagons de matériel, et est conduite par M. Cito, le courageux ingénieur, chef du service de la superstructure.

Monsieur le directeur Goffin, l'infatigable M. Paulissen, ingénieur chef du service de l'infrastructure, Monsieur Cote, chef du service des études, l'indomptable que rien ne rebute. Messieurs Aymonc, Cerckel, Lecherf, ingénieurs, chefs de section.

Sur une invitation spéciale de M. Goffin, Monseigneur Augouard, évêque du Congo français, les R. P. Dauphin, De Vos, Berth. Monsieur Greshoff, directeur de la Handelsvenootschap (le doyen des Européens au Congo). Monsieur De Florennes, directeur des magasins généraux. Monsieur Castreuil de la S. A. B. assistaient à la cérémonie.

Monsieur Costermans, commissaire général du district du Stanley-Pool honorait aussi de sa présence la fête du travail.

Les docteurs Villa (consul d'Italie) et Belluaté, tous deux médecins de la compagnie. Enfin Messieurs Gérôme(le plus ancien des chefs de travaux). Sévérina (conducteur), Laurent, Dossy et Herdies, chefs de travaux et Messieurs Rohner, Speek, De Vroye, Hanssens et Bleyfux, comptables; Monsieur Lossignol, le vail-

Récit

Un accouchement à l'ère néolithique (suite) Retour à Nzambi

A la longue, la vie dans notre exploitation forestière sur le Yuki devenait un peu monotone (voir : "Un accouchement à l'ère néolithique" dans notre bulletin n° 17). Depuis le sommet de notre colline nous avions une belle vue sur la rivière et les îles, mais fatalement, aussi enchanteresse fût-elle, cette vue était toujours la même.

Un soir, nous avions été invités chez le chef-forestier, M. Schmitz. Vers la fin de notre visite, l'on vint frapper à la porte. Nous entendîmes qu'une conversation en lingala s'engageait entre notre hôte et deux hommes :
– C'est toi qu'on cherche, me cria M. Schmitz.
– Ce n'est pas vrai, j'espère, réagit ma femme, qui avait déjà deviné que c'étaient une fois encore des émissaires du minuscule village Yuki Basendji qui venaient demander mon aide pour un accouchement problématique.

Ce n'était pas la première fois, en effet, et cela arrivait chaque fois à la nuit tombée. Et oui, c'était bien cela, une fois de plus.
– Ne ferais-tu pas mieux d'attendre demain matin ? demanda ma femme.
Je décidai malgré tout de ne pas perdre de temps et de suivre ces hommes jusqu'au dit village, distant de 12 kilomètres. Mais je ne m'attendais pas à vivre encore une fois un moment exceptionnel.
– Le chemin d'exploitation qui mène au marais est parsemé d'arbres renversés. Ce n'est pas avec ton vélo que tu pourras progresser plus vite, m'avertit M. Schmitz.

Je me munis rapidement de ma trousse médicale et, malgré tout, du vélo de service.

Une fois de plus, cette expédition s'avérait semée d'embuches. Les deux hommes avaient fort à faire pour écarter les branches basses, mais le plus pénible était de devoir franchir les immenses troncs d'arbres tombés, une vraie besogne d'alpiniste. Et le vélo, il fallait le passer d'une main à l'autre. Schmitz avait raison, ce vélo ne me permettait pas d'avancer plus vite. Dans cette obscurité, le marais n'avait vraiment pas l'air accueillant. Nous pataugeâmes jusqu'aux hanches dans les eaux glauques, parsemées d'herbes flottantes. Je tenais ma trousse médicale, tandis que les Noirs portaient le vélo au-dessus de la tête.

Après avoir monté la berge de l'autre coté, il fallait vite gratter les sangsues noires qui s'étaient accrochées à nos jambes. Il devait être près de minuit quand nous arrivâmes au village.
Devant chaque hutte des feux avaient été allumés et, tels des fantômes nus, les villageois circulaient d'un coin à l'autre.

Je savais déjà ce qui m'attendait : la parturiente serait assise entre les jambes de sa mère ou de sa tante, devant un trou creusé dans le sol, garni de quelques feuilles fraîchement cueillies. Amené devant la femme gémissante, je mis mon espoir dans le forceps pour mener l'opération à bonne fin, mais il y avait une suite bien imprévue.

Une fois de plus, le problème provenait de l'étroitesse du bassin, ce qui aurait normalement justifié une césarienne. Dès le moment où le bébé fit son apparition, les femmes du village repoussèrent les hommes et se mirent à l'asperger d'eau fraîche, dont je pris également une large part. En me retournant pour voir comment allait l'accouchée, je vis que les contractions avaient repris. A l'examen, je sentis une autre petite tête. Ne connaissant pas le terme "jumeaux" en langue indigène, je rappelai la femme âgée qui avait assisté à l'accouchement et lui fis comprendre à quoi on pouvait s'attendre. Elle se mit à battre des deux mains ses seins aplatis en criant "mapassa, mapassa, mapassa!" et l'éclairage, fait de tiges enflammées, fut rapidement remis en place.

Sans doute le premier enfant avait-il facilité le passage, car le second atterrit sans difficultés. Mais alors ! Ce n'est pas à l'Institut de Médecine tropicale que j'avais été préparé à la complication qui allait suivre. En effet, on avait beau asperger le bébé tant et plus, il ne respirait toujours pas. Je restai un moment indécis. La femme âgée se mit à gémir et je m'inquiétai de la réaction éventuelle de la foule en cas d'issue fatale. Mais du même coup, une idée folle me vint à l'esprit : la pompe à vélo, la pompe à vélo ! Je me précipitai vers le vélo, saisis la pompe et la démontai en vitesse. Je dévissai la membrane et la remontai à l'envers, ce qui me fit disposer d'une pompe aspirante au lieu d'une pompe à compression. J'introduisis le tuyau dans la petite gorge et parvins ainsi à aspirer les glaires qui obstruaient les voies respiratoires du nouveau-né. Dès le troisième mouvement de la pompe, un cri salvateur se fit entendre. Aucune polyphonie céleste n'aurait pu m'être plus agréable à l'oreille.

Mais le spectacle qui s'ensuivit, aucune plume civilisée n'aurait été capable de le décrire. C'est comme si d'emblée tous les ancêtres de la tribu avaient resurgi. Le village éclatait dans son environnement néolithique, tous les tamtams entraient en action, un grand feu était allumé au milieu du village, les mains tambourinaient sur les peaux de bête tendues, produisant un vacarme assourdissant. Le rythme excitait les corps nus qui formaient un cercle autour du feu. Des calebasses de vin de palme passaient d'une main à l'autre et j'étais obligé d'en boire ma part. Excités comme ils étaient, ils auraient bien déversé ce vin par dessus ma tête. Le glissement des pieds soulevait la poussière rouge qui collait aux peaux moites de transpiration.

Ensuite, le géniteur des jumeaux fut montré en spectacle : il devait exhiber ses parties génitales en dansant à l'intérieur et en dehors du cercle.

J'avais espéré pouvoir m'éclipser après avoir bu le vin de palme mais cela n'était pas du goût des citoyens de Yuki Basendji. J'étais poussé dans le cercle des danseurs et j'étais bien obligé de me soumettre au rythme excitant. La jeune fille devant moi s'était enduite d'huile de palme, de sorte que mes mains n'avaient pas prise sur ses hanches lisses.

Bientôt mes vêtements me collaient à la peau. Mais j'étais de plus en plus pressé de disparaître car les femmes devinrent insistantes et provocantes.
Les couples disparaissant progressivement dans les huttes, je parvins enfin à entamer mon voyage de retour. Il était bien trois heures de la nuit.

Incapable de traverser les troncs d'arbres renversés avec le vélo, j'étais obligé de le laisser au bord du marais. Nos travailleurs seraient chargés d'aller le chercher.

A mi-chemin, je sursautai en voyant subitement un homme s'enfuir à la lumière de ma lampe de poche.

Enfin rentré, il me fallut une douche abondante pour me défaire de tous ces parfums de transpiration, fumée et malafu.
Le lendemain, je racontai mes aventures à mon infirmier.
– Ah oui, dit-il, dans des cas pareils, ils rendent l'un des deux à Nzambi (dieu).
– Tu m'expliques cela ?
– Une femme n'a que deux seins, ce qui suffit tout juste pour un enfant. Par conséquent, ils décident de rendre un enfant à Nzambi.
– Mais comment pratiquent-ils ?
– Ils placent les jumeaux en plein soleil jusqu'à ce que l'un des deux soit mort. Ils laissent le choix à Nzambi. Mais le plus souvent, il est aussi trop tard pour le second bébé.

En effet, lorsque, quelques semaines plus tard, j'étais de nouveau de passage à Yuki Basendji et demandai des nouvelles des jumeaux, tous firent semblant de rien. Personne n'était au courant de jumeaux…

Et quant à cet homme qui se déplaçait tout seul en forêt au milieu de la nuit ?
– Cela doit être un de ces relégués qui s'est échappé d'un des villages autour d'Oshwe, croyait mon infirmier.

Encore un de ces mystères d'Afrique …

■ Cyriel Van Meel

Récit

Une totale intégration

Comme un poisson dans l'eau !

C'est en 1961, que nous avons entendu parler de lui pour la toute première fois, quoique, jamais, nous n'ayons eu le plaisir de le rencontrer.
C'était un homme encore jeune, probablement un peu plus de la trentaine à l'époque, peut être de nationalité belge, car il portait un nom à consonance néerlandophone, Bogart ou van den Bogaert, mais nous ne pouvons le certifier.
Il s'était installé en brousse, dans un village à 70 ou 80 kilomètres de Yahuma, sur la route d'Opala.
Il y avait construit sa hutte, bien entretenue, entourée d'une clôture soignée, une parcelle nette, balayée tous les jours, quelques caféiers, des bananiers doux, des papayers et quelques légumes.
Il ne se livrait à aucune activité agricole ou commerciale, il était seulement là, vivant au milieu des villageois, des Ngandu, intégré, accepté comme un des leurs, sans complexe, heureux de sa vie simple et près de la nature.

Le matin, à la pointe du jour, il sortait de sa case, pieds nus, en pagne, sa machette sur l'épaule droite, sa besace à son côté et allait, comme les autres hommes du village, vers la rivière pour y faire sa toilette.
Puis, tranquillement, il faisait un tour dans la forêt, relevant quelques pièges, pêchant quelques poissons naïfs, et rentrait dans sa parcelle avec une calebasse de vin de palme tout frais.
Il y retrouvait sa ou ses compagnes qui avaient été dans le champs familial récolter quelques tubercules de manioc, des bananes plantains, une poignée de légumes locaux, peut être capturer une tortue égarée ou tué un serpent pas assez rapide, et qui s'activaient à faire bouillir la marmite du repas journalier.
Parfois, il prenait son arc et son carquois et avait peut être la chance d'embrocher un cercopithèque pas assez prudent avec une des flèches qu'il taillait lui-même.

Un homme content, sans histoire, loin de sa civilisation, sans soucis de métro, de patron grincheux, d'impôts à payer, de factures à honorer, sans aucune ambition... un homme heureux.

Les Révérends Pères de la mission ainsi que les Révérendes Sœurs, qui connaissaient bien et parcouraient régulièrement la région, n'en parlaient jamais, ne faisaient même jamais allusion à sa présence. On peut supposer que pour eux, il était une brebis égarée.
Il vivait comme un simple villageois, un de plus dans cette petite collectivité à laquelle il s'était totalement intégré, parlant la langue, se pliant aux us et coutumes, se soignant à l'aide de la pharmacopée traditionnelle.

Et le soir, il se joignait aux hommes du clan, un parmi les autres, sous la barza collective pour y discuter, échanger les potins de la vie du village.
Un homme heureux, qui avait fait un choix.

Il était venu de nulle part
Il y est retourné

Mais le drame n'était pas loin.

Un jour d'août 1964, une horde armée d'hommes se référant à Pierre Mulele, et qui prétendaient imposer un ordre nouveau, ont investi la région.
Ils ont semé la terreur dans ce paisible village et ont arrêté et malmené ce pauvre homme qui n'avait strictement rien à se reprocher.
Après plusieurs jours de calvaire, c'est devant le bureau du Territoire de Yahuma, qu'en compagnie d'une poignée de notables congolais, devant la population médusée qu'il a été passé par les armes.
Que pouvait-on lui reprocher ?
Il n'avait aucune autorité dans le cadre de l'administration, n'était pas militaire, n'était pas policier, ni riche commerçant, ni juge, ni chef de Groupement, ni même notable, il n'était rien, rien, sauf... qu'il avait la peau blanche.

Il nous a été dit que juste avant d'être fusillé, il a demandé à ses tourmenteurs de prendre la parole. Cela lui a été refusé et il a été immédiatement exécuté.

Les rebelles mulelistes savaient que si cet homme, aimé et respecté de la population, avait pu prendre la parole en dialecte ngandu, il aurait pu en quelques mots provoquer un mouvement de foule que les nouveaux maîtres n'auraient pas été certains de pouvoir maîtriser.

Pourquoi un jeune homme a-t-il laissé sa famille, ses amis, son village, ses habitudes ?
Quel tourment a pu pousser un jeune de vingt ans à ainsi tout abandonner et s'exiler volontairement au centre de l'Afrique ?

Il est venu en Afrique, il y a vécu heureux et est resté en Afrique.
Quels souvenirs a-t-il laissés ?
Aucun à ma connaissance; si, peut être quelques enfants métissés qui sont actuellement des adultes vieillissants et qui, même s'ils étaient retrouvés n'auraient rien à nous dire.

Nous pouvons seulement nous souvenir vaguement de lui et nous rappeler sa mémoire.

Encore un secret de l'Afrique.

■ Antonio, 03.06.2011

Un remarquable anniversaire
La campagne d'Abyssinie

***On le sait trop peu – ou on ne le sait pas du tout – la seule bataille gagnée par les Belges pendant la guerre 40-45 l'a été par des coloniaux et des troupes congolaises.
Il y a 70 ans, ces troupes belgo-congolaises, dont la devise était "Comme il se doit", remportèrent les victoires d'Asosa, de Gambela et de Saio en Abyssinie !***

Trois bataillons de la Force publique, avec 309 Européens et 5.200 Congolais, face aux forces de l'Axe, obtinrent, au cours de cette campagne victorieuse, la reddition de neuf généraux et de 15.000 hommes. Si l'on compare les forces en présence, la performance est remarquable.
Le livre de notre ami Philippe Brousmiche, "Bortaï" qui vient d'être réédité, arrive à point nommé pour rappeler à nos compatriotes, non seulement le courage et l'endurance de nos troupes d'Outre-mer, mais aussi combien l'esprit de corps qui



En vue de Melut

Buta en 1943, au bord de la Rubi. Réunion chez l'adjudant Philippe Brousmiche avec ses anciens mitrailleurs de la Campagne d'Abyssinie de 1941 dont les sergents Bobozo, Babulu, Laboda et Penzekola.

existait entre officiers et soldats, les a conduits à cette brillante victoire. Car il faut se souvenir que, indépendamment des déplorables événements de 1960 et des exactions actuelles, de 1885 à 1959, la Force publique fut une remarquable phalange, disciplinée ainsi qu'une réelle école de formation. A son actif également, la victoire de Tabora dans l'Est Africain lors de la 1ère guerre mondiale.
D'ailleurs, la récente exposition qui lui a été consacrée l'a bien souligné.
La presse belge fera-t-elle écho au témoignage de Philippe Brousmiche avec le respect qu'il mérite? Déjà, Christian Laporte, dans "La libre Belgique" y a consacré un article intelligent et bien documenté. A son tour, "Mémoires du Congo" tient à souligner avec admiration cet épisode notoire de notre Histoire.

Marie-Madeleine Arnold

"Bortaï" de Philippe Brousmiche aux Ed. L'Harmattan. Réédition.
En vente à "Mémoires du Congo".
Voir aussi le site : www.bortai.eu





En vue de Melut



Traversée de la Sobat



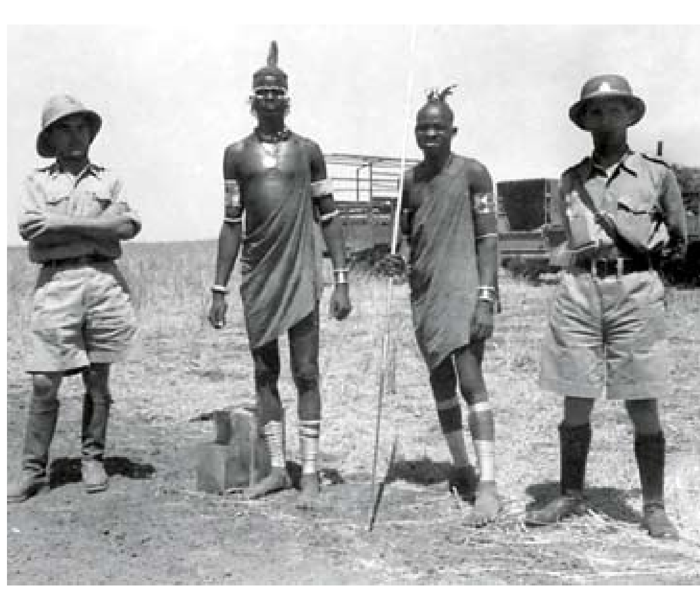
Le ravitaillement des barges soudanaises



Halte sur la Jabus, près d'Asala



Mitrailleuse anti-aérienne



Chez les Chilouks



Vers Malakal : halte d'eau

Les salines du Haut Katanga

Moins connue que celle du cuivre, l'histoire de ces salines ne manque pas d'intérêt. L'importance des rôles économique et politique qu'elles ont joués dans le monde de l'Afrique pré-industrielle le démontre abondamment.

C'est au recueil de récits légendaires que nous devons de connaître leur histoire. Bien avant la dernière guerre mondiale, des responsables de l'époque coloniale s'efforçaient, déjà, de recueillir les souvenirs des détenteurs d'un passé menacé d'oubli. En témoignent les études du Commissaire de District F. Grévisse, publiées dans les Bulletins du CEPSI et qui se réfèrent aux travaux de chercheurs dont le professeur Maurice Robert, M.M. Marchal, Van Malderen, Modave, le R.P. Bourdonnec, Melland, Kerten et d'autres encore.

Les sources de ces salines sont multiples et d'aspects divers.
Liées aux fractures tectoniques à l'origine des grands "Rifts" d'Afrique orientale et du "Graben" du Kamolondo, elles se situent sur les zones fissurées où elles se présentent, soit sous forme d'infiltrations diffuses dans des plaines marécageuses comme dans la dépression du Katebe-Kazembe, soit sous forme de sources hydrothermales comme à Nguba, Mwashia ou tout au long de la Kafila. La plus importante, la plus spectaculaire aussi avec ses vastes étendues couvertes de sel en saison sèche, est sans conteste Mwashia.
C'est pourtant sur l'histoire de la plus occidentale de ces sources, les discrets suintements salins de Ketshila dans la dépression du Katebe, aujourd'hui disparus sous les eaux du lac de retenue de Nzilo, que je propose de nous pencher.
Jadis, sur de larges espaces de cette expansion marécageuse du Lualaba, poussaient des herbes adaptées aux conditions d'un sol fortement minéralisé.

Les Bakaonde de la région savaient que la cuisson de ces herbes donnait aux aliments un goût salé. Néanmoins, c'est à un des leurs que la légende attribue la compréhension du phénomène et la révélation des profits que pourrait procurer son exploitation. Dans son étude "Salines et Saliniers du Haut-Katanga" (Bull. n°11, CEPSI 1950), F.Grévisse relate comment, en 1935, un vieux narrateur lui conta l'histoire de la saline de Ketshila et sa découverte par un chasseur.

"A l'origine, cette plaine où poussent les herbes salines appartenait à Mpwibwe, chef Kaonde dont le clan vivait sur la rive sud du marais, à proximité des collines Kabidingo ou Kikolwezi dont il exploitait la malachite.
Ses plus proches voisins étaient d'autres Bakaonde du clan de Musompo dont un neveu, Kayeba, avait épousé une fille de Mpwibwe, Mpanga qui lui avait donné un fils, Katwebe.
Kayeba était un chasseur. Un jour qu'il poursuivait un éland blessé, ses traces le menèrent vers la grande plaine où il retrouva l'animal gisant au milieu des cendres d'un récent feu de brousse. Les poils de la bête, notamment au niveau du museau, étaient givrés d'une substance blanchâtre qu'il eut la curiosité de porter à sa bouche. Elle avait le goût du sel, ce produit précieux que nul encore n'était parvenu à isoler.

Examinant alors le sol des alentours, il remarqua que les gouttelettes de rosée qui recouvraient les cendres, en s'évaporant à la chaleur du soleil, laissaient en surface une poudre cristalline semblable à celle qui lustrait le poil du gibier.
Ayant saisi que la combustion des herbes salines laissait le sel dans la cendre où l'avait dissoute la rosée et que l'évaporation de celle-ci abandonnait en surface une fine couche de sel, il eut ainsi l'insigne honneur de concevoir le processus très simple qui allait enrichir bon nombre de générations.
Rentrant au village avec la queue de l'éland qu'il devait offrir au chef, il résolut de ne présenter la nouvelle de sa découverte qu'avec prudence. Les récits relatifs à la découverte du kaolin "pembe" lui revenaient en mémoire. Les anciens ne racontaient-ils pas qu'un chef avait fait tuer l'inventeur, tant pour éviter que celui-ci ne le supplantât que pour se concilier les faveurs des forces spirituelles qui avaient guidé ses pas vers cette terre blanche dont l'usage est si agréable aux êtres de l'au-delà ! Neveu de Musompo, il lui paraissait cependant n'avoir rien à craindre. Il lui suffirait de présenter l'évènement de façon à ce que son beau-père n'en conçoive aucune rancune…

Ravi à la nouvelle du succès de la chasse, Mpwibwe, accompagné de porteurs, se hâta vers le marais. Comme, en chemin, il complimentait l'habileté de son chasseur, celui-ci se décida à parler : « Chef, dit-il, je suis content de te dire qu'il m'a aussi été permis de surprendre un secret de la nature. Je crois avoir compris comment nous pourrons fabriquer du sel en quantité et je suis heureux de savoir que le père de ma femme pourra s'enorgueillir de ma découverte ».
Mpwibwe, paralysé par l'étonnement et l'émotion, était incapable de parler. Arrivé près de l'éland, revoyant, par-dessus la plaine, les collines d'où ses mineurs extrayaient la malachite, il se demandait si l'épopée de ses fondeurs de cuivre n'allait pas finir dans ce marais par le fait de ce fils de Musompo. Bouleversé à l'idée qu'un autre que lui avait découvert une nouvelle source de richesse, il lui vint à l'idée de se débarrasser de son gendre …
Rentré au village où Kayeba avait reçu un accueil triomphal pour sa chasse, Mpwibwe réalisa l'orgueil et le profit qu'un autre que lui-même allait peut-être tirer de la découverte du sel. Kayeba, le lendemain, en faisant bouillir et évaporer une eau où avait baigné des cendres et, ainsi démontré, publiquement, que le résidu de l'opération était du sel, confirma ses craintes.
Ses notables, discrètement réunis pour les assurer de son désir de réserver à son seul clan le bénéfice de la découverte, ne purent qu'admettre la nécessité de faire disparaître Kayeba. Le plus âgé de ces conseillers, après avoir rappelé la décision des ancêtres lors de la découverte du kaolin, suggéra même qu'il fallait aussi sacrifier Mpanga, l'épouse, et Katwebe, le fils de l'inventeur.

Approuvé par les notables, cette proposition fut refusée par Mpwibwe que révoltait l'idée du meurtre de sa fille et de sont petit-fils.
Demeuré seul avec le chef, le vieux conseiller, qui était également le sorcier de la communauté, invoqua alors les ancêtres : « Mânes protecteurs de notre groupe … guidez-nous ! » Interrogés, tout au long d'une ténébreuse cérémonie, quant au sort à réserver à Kayeba, les ancêtres acquiescèrent à la condamnation et firent de même pour Mpanga et Katwebe.

Quant Kayeba vint annoncer au chef qu'il comptait se rendre à Musompo pour porter à son oncle un peu de viande séchée, Mpwibwe et ses notables comprirent qu'il voulait, surtout, l'informer de sa découverte.
Il ne faisait aucun doute que Musompo allait exiger le partage et que ses prétentions recevraient l'appui de Mushima, le grand chef des Bakaonde.
La cause était entendue !
Tôt le lendemain, Kayeba, accompagné de Mpanga qui portait Katwebe partirent. Ils n'allèrent pas loin : capturés et amenés à l'endroit où avait été trouvé l'éland, ils furent abattus et enterrés dans une fosse commune.
Au village où la gêne, le remord et la peur se lisaient sur les visages, seul le vieux sorcier restait serein. "Il nous a fallu, expliquait-il, poser un acte qui fait souffrir les vivants mais qu'apprécient les morts. Nous n'avons fait qu'appliquer la coutume des anciens et c'est elle qui a tué. Soyons contents, nos morts ont observé notre volonté de suivre la tradition. Ne craignez pas la vengeance de nos malheureuses victimes : leurs mânes ont rejoint ceux de nos anciens. Elles savent qu'elles ont été sacrifiées au seul intérêt supérieur du clan. Demain, nous procéderons aux purifications rituelles et nous verserons du pombe sur leur tombe. Nous obtiendrons leur pardon et jouirons de leur protection".

Les esprits apaisés, Mpwibwe s'en fut, avec une délégation, annoncer à Musompo la mort de son neveu et sa famille "dévorés par des fauves".

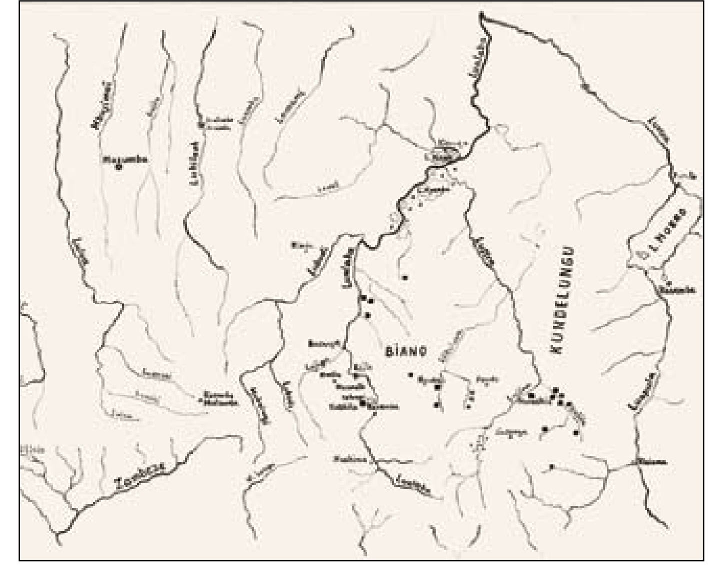
Néanmoins, lorsque peu après, la vérité finit par apparaître, Musompo ne manqua pas de réclamer, outre une indemnité pour le meurtre de son neveu, la propriété au moins partielle des terres qui promettaient tant de richesse. Soutenu par Mushima, il reçut en outre l'appui de voisins d'ethnies diverses.
Mpwibwe qui avait, de son côté, obtenu d'autres soutiens, refusait de céder. Le conflit paraissait inévitable ! Plutôt que de s'exposer aux dangers d'une guerre et sachant que les motivations de leurs alliés reposaient essentiellement sur le désir de participer au partage du gâteau, les deux protagonistes se résolurent à négocier un compromis. Mpwibwe consentait à payer quinze esclaves et à abandonner à Musompo un morceau du marais. Mais il exigeait et obtint le maintien de cérémonies expiatoires en mémoire de Kayeba, Mpanga et Katwebe.

Chaque année, en août, des offrandes étaient déposées au pied de l'arbre sacré qui abritait leur tombe et leur assistance était implorée contre les pluies précoces qui contrarient le séchage des herbes et inondent la plaine.
Ce cérémonial, qui rappelait les droits de propriété qu'à l'origine Mpwibwe possédait sur l'ensemble des plaines, déplaisait à Musompo. Aussi tenta-t-il de l'éluder. L'année où il s'y risqua, des pluies diluviennes inondèrent la région et la récolte fut perdue …
Bien des années plus tard, Kazembe, le gouverneur du pays devenu une province du lointain Empire Lunda, devait connaître les mêmes déboires lorsqu'il se permit d'oublier les invocations rituelles au génial inventeur de Ketshila..
Les cérémonies annuelles se poursuivirent donc tant que dura l'exploitation du site. »

Les herbes salées étaient récoltées chaque année, fin août, début septembre. Séchées au soleil, elles étaient ensuite brûlées. Leurs cendres étaient alors placées dans de grands paniers aux parois colmatées à l'argile, récipients remplis d'eau où elles étaient laissées à macérer. Lorsque les eaux étaient suffisamment imprégnées de sel, la solution ainsi obtenue était versée dans des pots en argile posés sur de petits foyers permanents. Régulièrement renouvelée au fur et à mesure de son évaporation, la solution constamment enrichie finissait par se réduire à un dépôt de sel de la taille approximative d'un melon. Asséché puis débarrassé de son enveloppe d'argile, le bloc était présenté à la vente dans un emballage de feuilles.

L'exploitation de la saline devait entraîner d'autres drames.
Vers le milieu du XVIIe siècle, lorsque Muteba, deuxième Mwata Yamvo, entreprend l'organisation du futur empire lunda, il doit d'abord regrouper les multiples chefferies dispersées lors de la prise de pouvoir d'Ilunga Tshibinda, l'époux luba de la reine Lueji.
Inaugurant ensuite une politique d'expansion vers l'Est, il envoie son oncle, Mutanda Yembe-Yembe, à la conquête du "pays des forgerons", d'où proviennent les célèbres croisettes de cuivre.

A la tête d'une puissante armée, investi du titre de "Kazembe" (gouverneur ou vice-roi), Mutanda commence par soumettre les chefs lunda du clan des Bakosa émigrés au Lubudi. Rallié, plus par intimidation que par la force des armes, le premier de ceux-ci, Kinyanta, petit-fils de Lyulu, le frère cadet de la reine Lueji, est un personnage de lignage royal.
Devenu le Kilolo (lieutenant) de Mutanda, il se voit confier la poursuite des opérations en direction des mines de cuivre.
Mutanda Yembe-Yembe lui-même, longtemps attardé sur la Mukulweji, revient s'installer dans le village de Kazembe Mutanda qu'il s'est bâti aux sources de la Lukoshi. D'où le nom de Kazembe wa Lukoshi que lui conservera l'histoire.





Impressionné par l'armée de Kinyanta, Mwine-Panda, une autre personnalité du clan des Bakosa qui s'est imposée aux multiples petits chefs du Lualaba, se soumet à son tour. Ces derniers comptent, outre des Basanga lubaïsés possesseurs de mines de cuivre, des Bakaondés qui exploitent la saline de Ketshila.
L'existence de cette saline, source de richesse dont ils n'avaient pas connaissance, remplit d'aise les nouveaux maitres lunda.

Soucieux de conforter sa position à la cour de Musumba où le Mwata Yamvo Mukanzu a succédé à Muteba, Kinyanta décide d'envoyer à son souverain les plus appréciables produits de sa nouvelle province : croisettes et bijoux en cuivre, ivoire, coquillages … et blocs du sel de Ketshila. Mais, en route, le sel est intercepté par le Kazembe de Lukoshi, Mutanda Yembe-Yembe, qui entend réserver à son seul usage la précieuse denrée.

Lorsqu'il l'apprend, Kinyanta en apporte lui-même au Mwata Yambo qui, l'ayant beaucoup appréciée, s'irrite du comportement de son Kazembe et le lui fait savoir. Pour se venger Mutanda s'emparera de Kinyanta à son retour et le fera noyer dans la Mukulweji. Ce crime lui vaudra d'être destitué et contraint à l'exil chez Lewanika, le roi lunda des Lozi du Zambèze.

Devenu Kazembe du nouveau domaine, le fils de Kinyante, Nganga Bilona ne demeurera guère à Ketshila. Désireux de poursuivre l'extension de l'empire, avec l'accord du Mwata Yambo, il confie la province à un certain Kisenda qui devient ainsi le Kazembe du Lualaba. Franchissant le fleuve, Nganga Bilonda entreprend la conquête de ce qui deviendra le royaume des grands Kazembe du Luapula.

En 1954, les eaux du lac de retenue de Nzilo recouvrirent les plaines aux herbes salées et la tombe de Kayeba, Mpanga et Katwebe disparut dans l'immensité du Katebe.

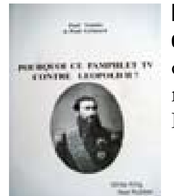
Ne nous reste que leur souvenir, mais il appartient à l'histoire.

■ André Vleurinck

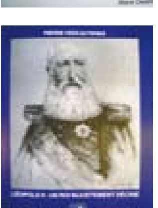
Médiathèque

LIVRES

(Ajouter 5 € pour envoi par la poste. Cpte 310-1773520-58)



Pourquoi ce pamphlet TV contre Léopold II ?
diverses correspondances rassemblées par P. Vannès et P. Grimard **10 €**

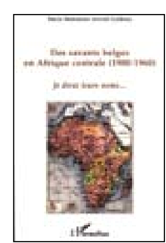


Léopold II : un roi injustement décrié
Pierre Vercauteren **6 €**





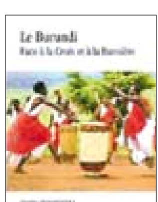
Les Fondeurs de Cuivre du Katanga
Isabelle Liesenborghs et André Vleurinck illustré par Marie de Schlippe **25 €**



Des savants belges en Afrique Centrale (1900-1960) Je dirai leurs noms
M-M Arnold **12 €**



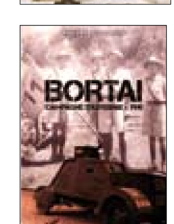
Le Congo belge
1908-1960, 52 années de travail et de progrès
Belgisch Kongo
1908-1960, 52 jaar arbeid en vooruitgang
rédigé par divers spécialistes. **6 €**



Le Burundi, face à la Croix et à la Bannière
Charles Baranyanka **25 €**



Mémoires du Congo présente un choix des meilleurs ouvrages de référence sur le Congo belge **6 €**

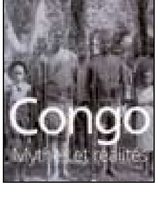


Bortaï
Campagne d'Abyssinie - 1941
Philippe Brousmiche
L'Harmattan, 299 p. ill., cartes, réédition **29 €**



Bilan Economique du Congo 1908-1960
André Huybrechts
En chiffres et en commentaires, l'extraordinaire épanouissement économique atteint en un demi-siècle au Congo Belge.
L'Harmattan 116 pp. **12,50 €**

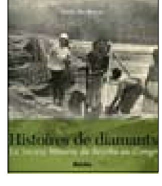




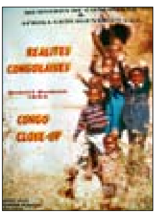
Congo : Mythes et Réalités
Jean Stengers **15 €**



FILMS ET DOCUMENTAIRES



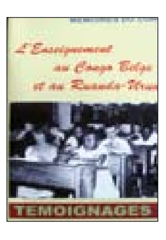
Histoires de diamants
La société Minière du Bécéka au Congo, par Odile De Bruyn. Depuis l'aventure des premiers prospecteurs de diamants dès 1909… **35 €**



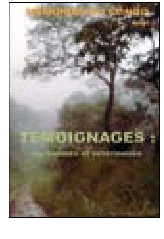
Réalités congolaises
Robert Bodson
versions en français, néerlandais et anglais sous le nom de "Congo Close-up" **10 €**



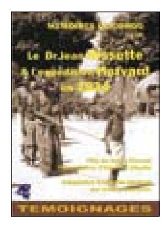
Le Service Territorial
Témoignages **10 €**



L'Enseignement au Congo Belge et au Ruanda-Urundi
Témoignages **10 €**

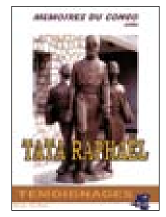


Agronomes et vétérinaires
Témoignages **10 €**





Le Dr. Jean Hissette et l'expédition Harvard en 1934
Guido Kluxem, Edouard Hizette, André Vleurinck **10 €**



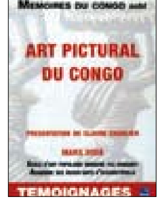
Tata Raphaël
RR.PP. Joseph Bollen et Henri de la Kethulle **10 €**



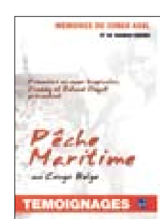
I.N.É.A.C.
MM.Compère, Jottrand et Van Leer **10 €**



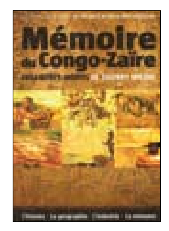
Témoignage de Georges Lambert **10 €**



Art pictural du Congo
Claude Charlier **10 €**



Pêche maritime
Pionniers en eaux tropicales,Freddy et Roland Duyck **10 €**



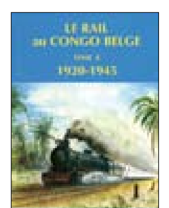
Coffret de Thierry Michel
6 DVD, 16 heures d'archives d'histoire, de géographie, de mémoire et sur l'industrie **85 €**



MdC - 5e anniversaire
Histoire de Mémoires du Congo **10 €**

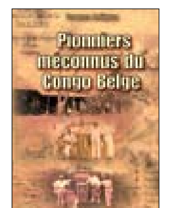
NOUVEAUX LIVRES ET FILMS

Livres présentés par Charles Blanchart aux Editions Masoin

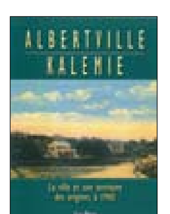


Le rail au Congo belge
trois volumes.
Groupe de rédaction sous la direction de Charles Blanchart
Le volume **59 €**

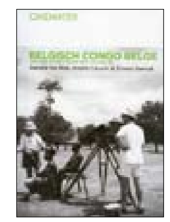




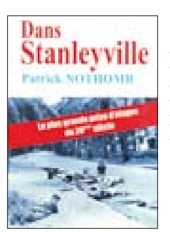
Pionniers méconnus du Congo Belge
Georges Antippas **00 €**



Albertville Kalemie
La ville et son territoire des origines à 1965
Guy Weyn **00 €**



Belgisch Congo Belge
Gérad de Boe, André Cauvin et Ernest Genval
Livre + 2 DVD **00 €**



Dans Stanleyville
La plus grande prise d'otages du 20e siècle
Patrick Nothomb
Réédition **22 €**

Aux Editions Labor



Papier blanc, encre noire
Cent ans de culture francophone en Afrique Centrale, (Zaïre, Tuanda et Burundi)
Série de livres préparée par un Collectif sous la direction de Marc Quaghebeur **10 €**

Bon à savoir

Vous êtes de passage à Kinshasa ? Vous cherchez un logement pour un court séjour ? Voici une adresse, vous y trouverez de quoi loger et même le couvert !

Le **Centre de rééducation pour handicapés physiques de Kinshasa**, sis av. de la Démocratie (ex av. des Huileries), B.P. 406 Gombe / Kinshasa I, a construit des logements à disposition pour des personnes de passage.
Possibilités :

- 4 appartements 2 chambres : **80 $** par jour ou par nuitée
- 4 appartements 1 chambre : **50 $** par jour ou par nuitée.

Contacts : Mr Jacques MPUTU,
Tél. : 08 10 30 64 43
salpolcar@yahoo.es
www.crhp.cd

Réservation si possible 2 semaines avant et versement anticipé.

Un restaurant "Source de Vie" est également signalé et paraît-il apprécié.

N.B. Cette formule permet de mettre quelques personnes au travail.
Merci à "Mémoires du Congo" pour la diffusion de cette information.

Marie-Madeleine Arnold











"L'esprit souffle au pays des grands lacs"

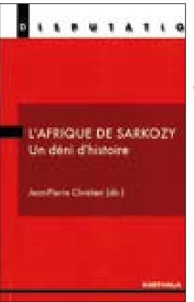
Les bonnes nouvelles en provenance de l'Est du Congo et de ses deux voisins ne sont pas si fréquentes : nous ne pouvons manquer d'en parler dans nos pages. Une part de notre âme flotte encore sur les terres et sur les eaux de ce « grand et beau pays » et nous nous réjouissons de tout ce qui y survient d'encourageant. C'est ainsi que nous avons appris, dans la Libre Belgique du 30 juin, que de jeunes intellectuels s'y mobilisent pour animer et stimuler un mouvement littéraire prometteur.

Récemment, un colloque de deux jours a réuni à Bujumbura une soixantaine de romanciers, poètes, conteurs, nouvellistes, organisé par l'association Sembura. Dans ces régions où les librairies sont pratiquement inexistantes, un telle initiative mérite d'être connue et encouragée. Au cœur de cette nouvelle moisson de jeunes talents, nous en citerons trois parmi les plus représentatifs.

La Burundaise Marie-Louise Sibaruzi, auteure bien connue là-bas pour ses pièces de théâtre et de feuilletons radiophoniques, comme l'écrivain et journaliste rwandais Roland Rugero ou le poète congolais Fiston Mwanza Mujila, auteur du "Requiem pour une ville morte", sont des figures marquantes de ce renouveau intellectuel de la région des Grands Lacs.
Bukavu, autrefois, avait été qualifiée d'"Athènes de l'Afrique" par un journaliste belge de passage. Et voici que sur ses rives naît un chant nouveau…

Et que cela nous fait chaud au cœur de voir refleurir les Lettres au pays des collines et des volcans !

■ Marie-Madeleine Arnold
(voir le très bon article de Camille de Marcilly dans LLB)

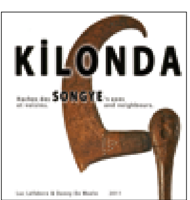


L'Afrique de Sarkozy, un déni d'histoire

Jean-Pierre Chrétien
Editions Karthala, collection "Disputatio"

Parmi les phrases ou les mots malheureux du Président français, il y eut, dans le discours qu'il prononça le 26 juillet 2007 à Dakar, à propos de la rencontre des cultures et devant un public de notables et d'universitaires africains, cette perle rare : au sujet de l'Afrique noire, il parla de "continent sans histoire"…
Aujourd'hui, dans la nouvelle collection "Disputatio", sous la direction de Jean-Pierre Chrétien, les Editions Karthala publient un intéressant ouvrage rédigé par cinq universitaires africains et français. Ils y développent le concept de la place de l'Afrique dans l'histoire universelle. On y trouvera aussi, en entier, le discours du Président français.
Ces réponses pondérées et bien documentées à un réel déni d'histoire, si elles concernent principalement la France et ses anciennes colonies, ne peuvent que nous interpeller et nous informer intelligemment au sujet d'une controverse qui n'a pas fini d'alimenter des discussions passionnées sur ce continent d'où a émergé l'Homo sapiens…

■ Marie-Madeleine Arnold



KILONDA Haches Songye et voisins

par Luc Lefèbvre & Danny De Waele,
ft 20,5 x 20,5, sur papier couché épais,
http://ethnotribalart.com

Cet album sans prétention, mais parfaitement présenté, nous offre à voir les plus beaux et les plus rares exemplaires de haches Songye et quelques autres pièces de haut intérêt.
Bien que, à l'origine, ce type de haches servait dans les combats rapprochés, celles qui sont réunies dans ces pages sont des haches de prestige et d'apparat. Et ce sont évidemment celles-là qui intéressent nombre de nos lecteurs, et tous les passionnés d'art tribal africain. Elles proviennent du Maniema, du KasaÏ et du Nord Katanga, dans la province actuelle du Lomami. L'auteur/éditeur de cet ouvrage, constatant que la documentation à leur sujet était rare et dispersée, est allé rechercher des informations et des illustrations parmi des collections prestigieuses, pour leur qualité, leur originalité ou leur singularité.
Un vrai régal pour ceux qui découvrent ces pièces superbes mais plaisir inégalé pour ceux qui s'y intéressent depuis « kala-kala ».
Un conseil : rendez-vous sur le site indiqué ci-dessus.

■ Marie-Madeleine Arnold

Le Souverain

Un Journal indépendant à Bukavu

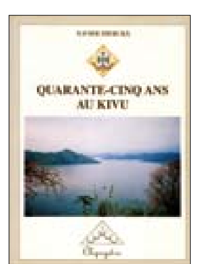


Solange Lusiku dirige "Le Souverain", journal de Bukavu

Une réunion organisée en mai dernier à Woluwe-St-Pierre en l'honneur de l'éditeur responsable d'un (du) journal de Bukavu, nous a donné l'opportunité de parler avec Solange Lusiku, une jeune femme, dynamique et enthousiaste.
Le journal qu'elle dirige, "Le Souverain", dont le but affiché est la promotion de la démocratie avec la femme, est une belle publication, illustrée en couleurs, et dont les articles, intelligents et courageux, font preuve d'une réelle indépendance d'esprit.
Des titres comme "Faut-il abolir la dot ?" ou "Le Congo malade de sa justice", ou encore "Le Congo est-il indépendant ?", sont éloquents à ce propos.
Nous sommes heureux de constater que la relève est bien là et que – pour pasticher ce que chantait Jean Ferrat – la femme est l'avenir du Congo. Mais la rédaction, égalitaire, compte autant de collaborateurs masculins que féminins.
Forte, combative, lucide, la femme congolaise, telle Solange Lusiku, ne craint pas de prendre des initiatives utiles et de les mener à bien.
Cela, d'ailleurs, peut se constater dans bien des domaines.
Ce sera donc avec plaisir que notre revue échangera des informations et maintiendra le contact avec "Le Souverain". Nos deux publications s'en enrichiront mutuellement.

■ Marie-Madeleine Arnold

Adresse de Solange Lusiku :
lusikusol@wanadoo.fr



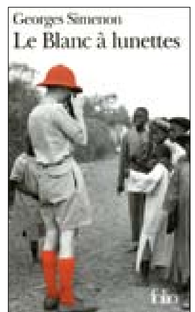
Quarante-cinq ans au Kivu

Xavier Dierckx, Clepsydre, Beersel, 1997, 360 pages.

Le texte a été conçu à partir des notes de Xavier Dierckx, par le père jésuite Luc Croegaert, jésuite, collèges de Bukavu et d'Usumbura, et historien de l'Afrique.

L'intérêt du livre, c'est la description de la vie d'un colon, planteur, et important homme d'affaires, arrivé au Congo via la guerre de 1914 (comme Pierre Ryckmans) et qui a choisi le Kivu comme terre d'élection.
Qu'on rêve d'aller voir…
Ce colon est arrivé avec de gros moyens financiers et, dès les années '20, construit un château «les orchidées rouges», visité par les «grands» (toute la famille royale) de Belgique et internationaux, pour lesquels le Kivu était le paradis du Congo.
Xavier Dierckx a dû tout quitter en 1960, ne sauvant que quelques affaires.
Donc pas le fameux piano du croiseur "Königsberg" détruit à Dar-Es-Salam en 1915, et qui a été sauvé et amené au Kivu dès les années '20.
Un grand de MdC, Roger G., a visité après 1960 le château abandonné, et avant son pillage final par l'ONU.
Roger en a ramené les photos des décors en Delft avant qu'on ne les pille.
La moitié du livre a pour objet des notes encyclopédiques sur tous les noms propres de lieux (Kivu et Congo) ou de personnes qui sont cités dans le texte de Xavier Dierckx.
Bref, fort intéressant pour les ignorants (dont je suis) de la vie du Kivu et très agréable à lire, parce bien structuré par les soins de Luc Croegaert. Le côté négatif : il faut une bonne connaissance de la géographie du Kivu pour s'y retrouver.

■ José Rhodius



Le Blanc à Lunettes

Georges Simenon, réédition chez Gallimard – Folio, 1998, première édition 1938.

En 1932, Simenon fait un long voyage en Afrique, via Imperial Airways, avec destination Juba, d'où il gagne Aba et descend vers Matadi.

De son vol il retient le "chic" anglais (tenue de soirée aux escales), par rapport à la tenue vestimentaire belge…
Il retire de son voyage quelques romans, dont le "Blanc à Lunettes".

C'est le récit de la vie dans une plantation d ans la région d'Aba, et principalement les relations humaines.
Dont le passage, suite à l'atterrissage forcé d'un avion privé anglais, et un couple d'aristocrates qui vient troubler la vie et les sentiments – et beaucoup plus - du planteur.

Le plaisir du livre c'est l'opposition du style de vie coloniale "anglais" et "franco-belge".
Et l'intérêt c'est une vue de l'orientation du nord–est du Congo vers Juba : transport, postes, sans doute même, "esprit" …

■ José Rhodius

"Tous les blancs ont une montre, mais ils n'ont jamais le temps"

Dicton africain

"Il n'y a que la mémoire qui soit belle. le reste n'est que de la poussière et du vent"

Jean-Michel GUENISSIA

Idée

Que diriez-vous d'une "Fancy-Fair" des Anciens d'Afrique ? qui accueillerait non seulement nos membres, avec leurs amis, mais encore tous ceux qui gardent au cœur une étoile d'or sur fond bleu.

Chacun d'eux apporterait, s'il le veut, des objets, des souvenirs, des tableaux, des livres, des films et des photos, des bilokos de là-bas, non pour les vendre – sauf s'il le souhaite – mais pour les "donner à voir", en parler, évoquer…

Des stands de fleurs, de fruits, de plats tropicaux, de l'artisanat, pourraient offrir aux "chalands" l'occasion de réveiller délicieusement les émotions, les sensations des temps révolus.

Nous lançons l'idée, car les années passent et emportent avec elles les "riches heures" d'autrefois, mais, pour la transformer en réalité, il faut des bonnes volontés, beaucoup ! Dites-nous si elle vous plaît, si vous voulez participer et comment.

On vous attend !

■ Marie-Madeleine Arnold



Echos de “MdC”

Depuis le début de l’année, nous avons pu encore engranger les nombreux témoignages suivants :
André Vleurinck concernant la création d’Elisabethville dès 1908 et l’action énergique entreprise par Wangermée pour imposer le drapeau belge et assurer définitivement la frontière belge face à la Rhodésie.

Martial Xhygnesse, agent technique dans le groupe Unilever, se trouve par le plus pur des hasards en charge de la division "agence de voyage " du groupe, puis passe dans le giron d'Amiza avant de créer sa propre agence de voyage. Cela lui permet d'organiser de nombreux voyages touristiques principalement dans le Kivu et dans le Nord-Est de la colonie en général.

André Schorochoff, dans le cadre des Russes au Congo nous explique la saga familiale depuis son grand père, gouverneur des régions de l'Asie Centrale (Kazakhstan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Kirghizie, Turkménistan) qu'il a conquises pour le compte du Tsar de toutes les Russies. Lors de la révolution de 1917, durant cinq ans, lui et sa famille errent dans le nouvel empire des bolcheviques avant de se retrouver à Bruxelles via la Finlande. Le père fait des études de géomètre colonial puis fait carrière au Congo.

Notre membre, Ernest Christiane nous fait découvrir l’influence du Grand Orient de Belgique (G.O.B.) au Congo. Une première partie nous explique la philosophie et les règles de la franc-maçonnerie en général. Les choses ainsi mises au point, nous écoutons l'histoire de la présence des francs-maçons dès 1870 dans notre colonie. A noter que leur faible nombre, mais encore plus leur grande dispersion, n'a pas permis, avant 1946, de fonder réellement des loges qui doivent réunir sept maîtres pour pouvoir officiellement exister…

Lilian Nielsen, historienne danoise, nous explique que depuis 1870 jusqu'en 1960, 365 Danois ont oeuvré au sein de la Colonie. Léopold II a été un grand recruteur dans le cadre de l'armée (force publique) mais aussi de la navigation de ces grands techniciens de la mer et des armées qui, politiquement, ne présentaient aucun danger de mainmise politique sur le Congo Belge, étant issus d'un petit pays pacifique.

En prévision des commémorations des indépendances du Rwanda et du Burundi qui auront lieu l’an prochain, Julien Nyssens, ancien Administrateur Territorial au Rwanda, nous a narré l’organisation administrative du Rwanda et nous a expliqué les relations entre Tutsis et Hutus ainsi que la politique adoptée par nos autorités durant le protectorat confié à la Belgique par la Société des Nations en premier lieu et, ensuite, par l’ONU.

Et enfin, en ces derniers jours de Juillet, une Convention entre le Musée Royal d’Afrique centrale (M.R.A.C.) et notre association a été signée. Cette convention fixe les conditions d’utilisation des témoignages recueillis. Nous avons profité de cette rencontre avec Monsieur Guido Gryseels, directeur du MRAC, pour lui remettre les dossiers concernant les cent premiers témoignages enregistrés.



MÉMOIRES DU CONGO et du Ruanda-Urundi Asbl

Périodique n° 19

Septembre 2011

Editeur responsable : P. Vannès
Equipe de rédaction : Marie-Madeleine Arnold, Diane Clavareau, Marie de Schlippe, André de Maere, André Vleurinck
Contact : info@memoiresducongo.be
Maquette et mise en page : New Look Communication



Siège social
avenue de l’Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles

Siège administratif
Av. de l'Hippodrome, 50 – B 1050 Bruxelles
Tél. 00 32 (0)2 649 98 48
Numéro d’entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
Site administratif : www.smdc.be
Compte bancaire : ING 310-1773520-58
BIC : BBRUBEBB – IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Georgette Cornelis
Assistante : Andrée Willems

Cotisations 2011
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d’Honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1.000 €

Pour virement depuis l’étranger, veuillez donner à votre banquier les informations suivantes :
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N’oubliez pas la mention “Cotisation 2011”.
Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Changement d’adresse : si vous changez d’adresse, n’oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d’effectuer des recherches.

Fichiers d’adresse : si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.